

FNA 1732 Le présent du fou

Pierre Pelot

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

PIERRE PELOT

LE PRÉSENT DU FOU

Les Raconteurs de nulle part – 1



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

PIERRE PELOT

**LE PRÉSENT
DU FOU**

LES RACONTEURS DE NULLE PART – 1

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1990, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN : 2-265-04264-1

ISSN : 0768-3014

CHAPITRE PREMIER

L'homme s'immobilisa enfin.

Non pas d'un seul coup, mais comme si l'élan de la marche était plus fort que sa volonté, le poussant en avant pour quelques dizaines de mètres encore après qu'il eut décidé de s'arrêter. Comme une mécanique au ressort d'acier détendu, se mouvant bravement jusqu'à son dernier soubresaut. Il y avait effectivement quelque chose d'une machine dans son allure – mais pas dans les yeux, pas dans l'expression qui creusait durement (pour ne pas dire ravageait) ses traits. Car une machine n'exprime rien, et certainement pas cet au-delà de la fatigue qui, plus qu'un visage, pétrissait un masque à l'homme aux cheveux longs. Une machine exprime encore moins la peur.

Il avait commencé de ralentir (le ressort de son mécanisme déroulant son ultime spirale) alors qu'il se trouvait à l'autre bout du pré, après avoir crevé la bordure sauvage des halliers aux teintes floues et vineuses, apparaissant parmi les broussailles déplumées par l'hiver comme si on l'y avait poussé brutalement. Il parcourut donc encore, sur sa lancée, vingt ou trente mètres. Ses derniers pas semblaient ne plus lui appartenir, suçant le souvenir d'une énergie envolée (comme quand on s'obstine à aspirer deux ou trois coups au chalumeau, dans le fond d'un verre vide) ; leur trace, dans la fine et vieille couche de neige recouvrant le tapis moelleux d'herbes non fauchées depuis des années, laissait de longues traînées noirâtres.

Il se trouvait maintenant à une quinzaine de pas en contrebas du chemin. Un chemin de pierres concassées et tassées... ou encore de terre lisse... ou bien une vraie route au revêtement d'asphalte. Ce pouvait être l'un ou l'autre : difficile de savoir et de dire ce qui se cachait sous les trois centimètres de neige vierge. En tout cas, personne n'était passé là depuis au moins un jour – la neige était suffisamment gelée pour dater de la veille. Pas une empreinte. Ni voiture ni piéton allant ou venant du hameau. Personne.

Et lui non plus, pas plus que quiconque, n'avait emprunté cette voie.

C'était un ces des marcheurs qui évitent non seulement les routes mais aussi tout ce qui risque d'y ressembler, de près ou de loin.

Il gardait pour la voie ferrée ce qui lui restait de confiance à placer dans les transports publics. Deux jours plus tôt, il était descendu du train asthmatique et bruyant, à la gare de Saint-Gery, et s'était dépêché de traverser

la ville, en direction du nord. Deux nuits de suite, il avait eu la chance de trouver une gariotte de berger abandonnée, dans laquelle il avait sinon dormi du moins somnolé, s'était reposé. Depuis l'instant où il avait posé le pied sur le quai de la gare déserte de Saint Gery, il n'avait pratiquement pas cessé de marcher – au point que même durant les courtes haltes nocturnes dans les gariottes de pierre perdues sur le causse, et tandis qu'il luttait entre la peur et le besoin de s'endormir, il avait toujours l'impression d'avancer, de bouger, les muscles de ses jambes parcourus de tressaillements, puis de douleurs sourdes et pinçantes.

Il allait vers le nord, sans dévier. Pourtant, s'il jetait de temps à autre un coup d'œil à sa montre-bracelet, ce n'était pas pour consulter la boussole gadget incluse dans le cadran. Pas plus qu'il ne semblait se guider en lisant quelque repère évident inscrit dans le paysage nu. Sa progression, dans la manière, ressemblait davantage à celle d'un oiseau migrateur, ou d'un saumon remontant les rivières, avec tout ce que ce mystère contient d'incompréhensible inéluctabilité.

Bien sûr, de quelque part aux alentours de Saint-Gery jusqu'à cette pause, ici, il avait laissé sa trace décidée dans la neige, quand il y avait de la neige. N'avait cherché ni à l'effacer ni à la maquiller en fausse piste – le moyen de le faire ? Tout au plus, quand son chemin passait par des portions de terrains vierges sur lesquels les maigres apparitions du soleil avaient suffi à faire fondre la couche blanche, il en avait profité. Tout comme, à l'occasion, il avait utilisé le cours de quelque ruisseau murmurant sous des souvenirs de glace, en se disant probablement, et sans plus, que ce serait toujours cela de pris. Mais cela – ses empreintes, la trace laissée derrière lui comme un sang noir perdu à chaque pas – ne semblait pas le préoccuper particulièrement. À moins qu'il en eût pris tout simplement son parti, sachant que respirer aussi laissait fatalement une trace.

Il ne se souvenait pas.

Longtemps – c'est-à-dire trois, quatre minutes –, il chercha. Mais non. Rien. À cause peut-être du ciel bas, de cette épaisse grisaille conjuguant le soir tombant aux pesanteurs des nuages, aux brouillards, qui faisaient du lieu quelque chose d'à peine réel, surgi du cloaque fuligineux avec cette soudaineté qui l'avait lui-même poussé à travers la haie quelques instants auparavant, il ne reconnaissait rien. Son visage, à présent, était marqué par l'effort, tendu vers des bribes de souvenirs, comme s'il attendait à pouvoir les attraper au vol dès qu'elles se manifesteraient. Mais rien.

Il n'était pas perdu, se trouvait là où il devait être, où il avait décidé, surtout espéré qu'il se trouverait à un moment. C'était ce moment. Il savait, par exemple, que s'il avait emprunté le chemin plutôt que de marcher à travers champs et prés, il serait passé pas très loin d'ici à hauteur du panneau de ciment qui portait le nom du hameau. Il connaissait ce nom. (Quoiqu'en dix ans, bien entendu, le panneau pouvait fort bien avoir disparu cent fois... cela ne changeait rien : le nom restait, continuait de flotter dans la grisaille,

partout.) Ce qui de cet endroit affleurait sa mémoire n'avait a priori rien de commun avec ce qui s'offrait là sous ses yeux : c'était plutôt des images – ou les fragments d'images floues qui s'accordent aux impressions cueillies au passage – tremblantes, vibrantes de chaleur épaisse, tout en bleu pâlisant et en jaunes brûlés. Mais dans ces tons de sécheresse claquante qu'il avait alors traversée au volant d'une voiture, sur la route maigrement asphaltée qui n'en suait pas moins par tous les pores son peu de graisse goudronneuse, roulant vite, avec l'unique hâte de se trouver ailleurs, d'arriver quelque part – alors, tandis que dix années ne s'étaient pas encore écoulées, la ferme un peu à l'écart des trois autres maisons du hameau se trouvait déjà là. La ferme de pierre, de bois et d'ardoise se dressait sur le sol, érigée depuis toujours, comme si l'âge de ses murs était ni plus ni moins celui de la pierre dans laquelle lauzes et moellons avaient été taillés.

Non seulement la ferme, mais également les trois ou quatre autres maisons, un peu plus bas et de l'autre côté de la route, qui se confondaient alors en un même agglomérat de ruines – et là encore, cette vieillesse écrasée sur les bâtiments ne pouvait pas avoir germé, à aucun moment, de quelque enfance : la seule supposition que le temps ait pu laisser traîner ses guêtres alentour de ces murs partiellement écroulés était inconcevable. Tout était là, déjà.

Sauf qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais remarqué un signe de vie sur les ruines des maisons du hameau, ni aux abords de la ferme dont il se rappelait pourtant que les fenêtres closes et la toiture sans failles lui épargnaient le verdict de l'abandon, ne la condamnant qu'à un éternel sursis.

Alors qu'aujourd'hui, la ferme n'était pas simplement cette masse trapue, avec l'élancement du pigeonnier comme un donjon, embranchée d'une seule pièce dans le brouillard gris du soir. De la lumière brillait aux fenêtres, sur la terrasse couverte et surélevée de l'étage.

Et si la peur creusa des plis supplémentaires dans le masque de l'homme, mit dans ses yeux non pas une lueur, mais au contraire, la marque d'une parcelle gommée à celle, bien pâle, qui vacillait auparavant, c'était sans doute – à n'en pas douter – à cause de ces rais dorés dessinant le pourtour des fenêtres du « bolet » de la ferme. À cause du filet de fumée aussi, s'élevant au-dessus de la cheminée, gris sur gris, et qu'il ne remarqua pas immédiatement.

Il attendit et regarda. À présent, il ne cherchait plus à pêcher des souvenirs. À présent, son visage avait pris la couleur des pierres cachées sous la neige, partout alentour. Et à présent que la fatigue, elle aussi pétrifiante, comme à chaque fois qu'il marquait une pause, avait fini de s'entasser couche après couche, coulant tel un sable noir dans ses veines, emplissant comme une brûlure ses jambes immobiles, c'était une autre douleur qui résonnait dans chaque fibre de son corps, pulsait au rythme de ses battements cardiaques.

Il attendit encore – cette fois – que la tempête dénouée du creux de sa poitrine et jusqu'au bout de ses doigts s'apaise, qu'elle s'éloigne, que son

reflux s'estompe, recroquevillé dans ses propres remous, en picotements et chatouillis qui l'obligèrent à bouger. Il se remit en marche. Le ressort de la mécanique n'était donc pas tout à fait détendu. Il retrouva cette allure particulière, comme une chose qu'il aurait déposée un instant devant lui, puis retrouvée, la poussant, invisible et lourde, collante à chaque pas si bien qu'en le voyant, on imaginait l'épuisement sous la forme d'une haute paroi de métal lisse dans laquelle il fallait planter les doigts pour se hisser et surtout pour ne pas tomber.

On eût dit que le temps de sa halte avait suffi pour que le sombre suinte de partout, crevant de chacune des gouttelettes de froidure qui composaient le ciel, le brouillard, l'atmosphère. Dans le soir dégringolé d'un seul coup, la silhouette massive de la ferme se détachait comme une ultime et totale noirceur, absolue, un dernier hurlement avant la mort : si dures que puissent paraître ces ténèbres-là, elles ne tarderaient pas à être dissoutes et ensevelies sous le poids de bien plus dure encore : la grande nuit sur terre... la grande nuit sur terre à laquelle ne résisteraient pour un temps indéfini que les lumières des fenêtres, la lumière des vivants terrés là... et même si les lumières s'éteignaient à un moment donné, entre maintenant et l'instant (qui paraissait pour l'heure si improbable !) de la prochaine aube, cela ne changerait rien.

En décapant la blancheur de la neige sur laquelle elle coulait, la nuit comme une galopade, une marée, n'en fit que ressortir plus crûment les traces laissées par l'homme, de la même façon qu'elle ajoutait progressivement et par contraste de la brillance à cette lumière aux fenêtres.

De petits nuages de condensation flottaient par à-coups sous les narines et devant la bouche de l'homme. Jusqu'à cette respiration difficileuse qui semblait lui coûter une bonne part dans son effort. Il n'était plus qu'une longue silhouette, dans le manteau de vagabond, cahotant à la limite sans cesse repoussée du déséquilibre et de l'effondrement, parmi les herbes enneigées et les mottes de terre dure de ce qui, bien plus loin que ce que pouvait de toute façon agripper son souvenir, avait été un champ cultivé. Il ne prit pas la direction du chemin, dont il ne se trouvait plus séparé pourtant que par une dizaine de pas. Il bifurqua, traçant à la semelle de ses chaussures et pour la première fois depuis longtemps un angle droit presque parfait.

Il suivit cependant le tracé du chemin (c'est-à-dire de la route, car, elle, il se la rappelait, et se rappelait son odeur de goudron fondu par la chaleur de l'été), progressant en contrebas. Il allait vers les ruines, courbant instinctivement les épaules, comme s'il voulait se rapetisser, quand il passa à hauteur de la ferme – « à hauteur » n'étant pas le terme approprié : il se trouvait à une trentaine de mètres en contrebas.

Alors, il tendit la main, en un mouvement raidi sur lequel, eut-on dit, pesait comme la fonte d'un haltère invisible. Il toucha le mur de la première maison effondrée, s'appuya contre la pierre, marcha encore, continua, arriva à la porte – une porte, une ouverture dans la maçonnerie sans âge – qu'il

franchit. Cette fois, dans quelque direction qu'il tournât la tête, il n'apercevait plus les lumières aux fenêtres – et les lumières, donc, étaient censées ne plus l'apercevoir davantage.

À l'abri, l'homme qui marchait depuis deux jours s'écroula.

Sa blessure ne s'était pas réouverte : elle ne s'était jamais fermée.

CHAPITRE II

Il avait tellement attendu, et depuis si longtemps déjà, qu'il finit par ne plus se rendre compte que c'était tout ce qu'il faisait ordinairement : attendre. Que c'était peut-être ce pourquoi il vivait, le but caché de son existence, l'essence de sa vie. Non pas depuis qu'il était né, mais quelques années plus tard, comme si le temps qui coule avait pris la peine hypocrite de lui tisser un berceau qui flottait jusqu'au naufrage ; quand se produisit la cassure, il n'avait que la moitié de son âge actuel : c'était bien jeune, bien petit, pour se mettre à attendre.

Lou-Gaël attendait depuis quatre ans.

Il se trouvait dans la pièce haute du pigeonnier, dont la réfection avait été abandonnée, laissée en plan après le départ de Claude et que personne n'avait reprise, comme s'ils voulaient tous croire que Claude ne serait pas content, quand il reviendrait, qu'on ait touché à ses outils pendant son absence. Et même lui, Lou-Gaël, n'y touchait pas, le seul pourtant qui en eut eu le plein droit, sinon pour les ranger méthodiquement contre un mur ou l'autre, de temps en temps, quand ça lui prenait et qu'il ressentait violemment le besoin de les caresser, de poser ses doigts là où s'étaient posés ceux de son père, comme si par ce contact furtif il cherchait à raviver tout autant dans ses veines que dans son esprit la délicate braise du souvenir menaçant de s'éteindre. Mais il n'utilisait pas les outils : le marteau arrache-clou, les scies, l'équerre, la perceuse et le rabot électrique dans leur caissette en contre-plaqué roux. Quand il bricolait, construisait des bateaux miniatures ou des cabanes sur le causse, derrière la maison, il demandait qu'on lui prête le nécessaire.

La pièce avait été nettoyée, les murs raclés, un nouveau plancher construit, mais la vieille senteur âcre d'un épais crépi de « colombine » subsistait, imprégnée dans les jointoiements de sable chaulé, ou peut-être même dans la pierre. À cette odeur se mélangeaient celle du bois neuf des lames rabotées du plancher, et celle, ancrée dans les veines de pin, des « marques de territoire » laissées par les matous plus ou moins sauvages en période de chaleur, quand ils emplissaient la grande nuit du causse de leurs braillements d'écorchés. Et maintenant, l'odeur du froid, tantôt humide et comme une fumée, tantôt dur et compact, aussi dur que le roc à fleur de champ qu'il faisait craquer.

Dans la tour, les anciens trous, accès aménagés pour les pigeons avaient été comblés, une porte qui s'ouvrait sur un escalier intérieur, une « fenestrou » respectant le style typique de la bâtisse creusée dans le mur et donnant vers le sud. Aux carreaux de cette fenêtre-là, les fleurs de glace et de givre ne s'étaient pas posées, sans doute parce que la température intérieure ne différait pas de celle du dehors... peut-être aussi pour faciliter la vision du petit garçon posté en vigie, suspendu là, dans le soir en approche.

Il n'attendait pas *que* le retour d'un homme : il espérait aussi celui des pigeons. Il se disait, il voulait croire qu'un jour ils reviendraient d'aller savoir où on les avait chassés. Il n'avait pas de véritable souvenir des pigeons dans le pigeonnier, pourtant, certain jour, il lui suffisait de s'asseoir en tailleur au centre de la pièce partiellement retapée, parmi les morceaux de planches coupées que personne n'avait touchés et qui devaient servir à la construction d'une cloison isolatrice, il lui suffisait de s'asseoir, de fermer les yeux, de laisser monter à ses narines les fantomatiques effluves de fiente (ainsi que les senteurs vraies de la pisse de chat !) pour savoir comment c'était, pour les entendre roucouler par centaines autour de lui, et leurs froissements d'ailes quand ils voletaient à travers la pièce, d'un perchoir imaginaire à un autre. Il y croyait si fort, par moment, qu'une véritable peur, comme une lame de couteau à double tranchant, le poignardait alors : la peur d'être étouffé sous les pigeons trop nombreux, et celle d'ouvrir les yeux pour retomber dans le vide et la nudité de la pièce, sans une trace visible du passage d'un seul et malheureux oiseau. (Parfois, arrivant un matin dans le pigeonnier de la tour, il trouvait des plumes, mais noires, éparpillées : l'œuvre des chats qui entraient et sortaient à leur guise par la fenêtre toujours ouverte. Le dilemme lui tordait le cœur : garder la fenêtre ouverte pour permettre aux pigeons de revenir, mais du coup laissant la possibilité aux chats d'être des chats, ou fermer la croisée pour se protéger des chats et du même coup empêcher le retour des pigeons... et il aimait les chats, et il les haïssait, et la lumière qui frappait la maison silencieuse avait comme une pesanteur d'implacable danger)... Les pigeons volaient haut, quelque part, très haut bien sûr au-dessus des nuages qui avaient la couleur de leur gorge, ils volaient dans le soleil, ils volaient, c'est tout, attendant eux aussi, attendant de comprendre et d'être convaincus qu'un petit garçon debout, planté derrière une fenêtre entrouverte en plein hiver, existait...

Et alors, Lou-Gaël crut qu'il avait cessé d'attendre, comprenant que ce n'était pas les pigeons qu'il souhaitait voir tomber du ciel, puisque c'était surtout en direction du chemin qu'il avait pris l'habitude de regarder. Comprendant ce que cela signifiait en vérité que de monter chaque jour ou presque dans le pigeonnier. Croyant qu'il avait cessé d'attendre en comprenant qu'il avait toujours attendu, même quand il ne s'en doutait pas.

Pourtant, l'homme ne fit pas son apparition sur le chemin. Comme si rien ne pouvait souiller (ni ne devait) ce ruban de blancheur immaculée. Il arriva par le grand pré. On aurait dit qu'il avait été expulsé de la haie d'érables nains

et de genévriers, qu'il en était tombé. Mieux encore : il semblait s'être matérialisé là, comme si un coup de fouet pouvait être incarné. Et tout de suite, il était en train de marcher.

Il approchait, silhouette noire mouvante, boîteuse, dans son grand manteau, tel un de ces personnages qui surgissent au détour d'une page d'un livre pour enfants, – personnages qu'on ne trouve nulle part ailleurs que là, certainement pas dans la vie courante. Certainement pas sur le bord plongeant d'un soir d'hiver gris bien réel. Et pourtant si. Il était bien là ; de chair et d'os, de noire certitude flagrante, il marchait. Il laissait derrière lui la trace indubitable de sa réalité.

L'homme semblait grand, maigre, fatigué... davantage que fatigué, et néanmoins animé d'une espèce de volonté presque féroce, indéviable, qui le poussait dans la seule direction où il dut aller.

Quand l'homme noir s'immobilisa, en contrebas du chemin, tout soudain planté là comme une noire blessure de gel, avec derrière lui cette sombre empreinte qui évoquait la saignée d'une autre blessure dont il aurait été tout entier, debout, la profonde plaie, quand il cessa d'être en marche, à cet instant, le gamin dans la tour reprit sa respiration suspendue. De la buée opacifia une partie du carreau, qu'il se hâta d'effacer du plat de la main, puis, retirant la moufle de laine grise, il essuya mieux à peau nue. Son cœur cognait, les battements emplissaient sa poitrine, au point qu'on aurait presque pu voir trembler, frémir, le dernier des quatre pulls dont il était vêtu. Les pulsations cardiaques envoyaient du sang chaud et picotant jusqu'au bout de ses doigts que l'« onglée » menaçait, pourtant dans les minutes précédentes. Bien vite, la chaleur grimpa jusqu'à son visage, et colora ses joues d'une rubescence pareille à celle que vous laisse une bise mordante. Il souleva légèrement son bonnet, dégagea ses oreilles écarlates. Des mèches de cheveux bruns s'échappèrent n'importe comment, l'une d'elles tombant dans ses yeux ; il la rejeta de côté, d'un mouvement bref de la tête – et même dans ce hochement, il ne quitta pas des yeux l'homme immobile en contrebas du chemin.

Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais appelé « papa » – quoique, sans aucun doute, il l'eût fait plus d'une fois. Ne fût-ce qu'en vrac, parmi les premiers sons cohérents et supposés sensés qu'un bébé prononce. Mais il se rappelait surtout « Claude ».

M'man disait « Claude », et tous les autres aussi, quand ils en parlaient. Pendant un moment – les quelques mois qui suivirent son départ –, ils en parlèrent fréquemment, disant qu'il reviendrait. Ensuite, beaucoup moins souvent. Ensuite, plus du tout. Ils continuaient de prononcer son nom avec les yeux, quand parfois ils regardaient l'enfant d'une certaine façon, ou encore Alice – M'man.

Lui, il continuait de dire « Claude » en pensée comme en paroles. Mais il disait « maman » et non pas « Alice ».

C'était sa façon de se battre, probablement, contre l'attente et surtout contre le fait qu'il devait se forcer quotidiennement à cette patience qui était

devenue une bonne part de ce à quoi se nourrissait sa croissance. Sa façon à lui de se forger des armes pour le jour où, face à *lui*, il pourrait non pas se souvenir des rares fois où il l'avait nommé autrement que « Claude », mais le faire – s'il osait, s'il n'était pas trop tard.

Il n'avait pas tout à fait quatre ans, et ce jour-là M'man l'avait regardé bizarrement, plusieurs fois, en silence, comme s'il était responsable du fait que la voiture n'était plus là devant la maison, dans la cour, et responsable aussi de ce manque de bruits familiers qui planait sur leur tête, du sommet du pigeonnier à la fenêtre neuve ; un manque de bruit plus présent qu'un vacarme, quelque chose qui faisait songer au goulet de pierre d'une fontaine asséchée. Le lendemain soir, la place dans la cour était encore et toujours vide, les deux autres voitures garées à droite et à gauche, prenant garde de ne pas empiéter sur cette portion de terrain, cet emplacement encore réservé (ils avaient laissé s'écouler un mois avant de donner l'impression de savoir à partir de quel moment précis la sagesse prend le pas sur l'espoir) ; et le surlendemain, le soir encore, M'man l'avait serré si fort dans ses bras qu'il avait tout d'abord cru qu'elle était devenue folle et voulait le broyer, puis il avait senti la tiédeur de ses larmes, gouttant sur son front, comme un doux égrenage.

Il était immense – ou simplement très grand ? – avec des gestes lents, posés, précis, pour tout ce qu'il faisait – aussi bien bourrer et allumer sa pipe qu'abattre un chêne à la cognée. Les vrais gestes, ceux qu'il fallait, pour l'une ou l'autre de ces occupations. Personne ne possédait à ce point la science précise du geste adéquat. Personne d'autre n'aurait su peser si justement la douceur qu'il mettait dans sa main rude posée sur la tête du gamin, tout en expliquant dans le rouge d'un coucher de soleil pourquoi les chauves-souris ne se cognent jamais quand elles volent, ou bien pourquoi les pigeons étaient partis (mais, qui sait, il y en aurait peut-être d'autres un jour...). C'était un homme aux cheveux clairs, taillés plutôt court, avec une barbe rase qui tirait sur le roux. Il avait des yeux très bleus, si bleus que parfois ils prenaient la limpidité et le manque de coloration étincelant d'une eau de source vive. Il portait des pantalons jean sur les cuisses desquels, à la moindre occasion, il faisait le geste d'essuyer ses mains aux paumes larges et aux doigts écartés, qu'elles fussent sales ou non. Quand il riait... mais il riait si peu souvent. Quand il riait... mais le gamin qui était son fils l'avait-il vraiment vu rire une fois ?... Ou bien c'était comme le jeu des pigeons, les yeux fermés, dans la peur noire qui sourdait...

Il cessa d'avoir si chaud, au contraire redevint froid, presque glacé, quand l'homme noir bifurqua. Pourtant, Lou-Gaël aurait voulu essayer d'y croire encore, encore tricher un peu, avec ce qu'il avait touché du bout des doigts, du bout du cœur, de l'espérance quand elle bascule et se change en aboutissement.

C'était la nuit descendue, étalée presque trop rapidement pour qu'elle en soit bien réelle. Le paysage de neige claquait sous les ténèbres

embrouillardées, dans un périmètre d'une centaine de mètres autour de la ferme. Les maisons vides formaient maintenant une masse bossue, comme un groupe de gros animaux couchés.

Sur la neige, l'homme se détachait plus noir que jamais.

Quand il reprit sa marche, ce ne fut pas pour rejoindre la route. Lou-Gaël cligna des paupières ; il voyait trouble à force de fixer, essuya ses yeux humides de larmes, et de nouveau la buée qui s'était formée sur la vitre ; cela produisit un petit bruit humide et grinçant. Il s'entendit de nouveau respirer et c'était comme si le souffle était celui de l'homme, dehors, qui maintenant avançait le long du chemin, mais toujours dans le pré ; un souffle difficile. Il avançait lourdement, boitait, se déhanchait ; il donnait l'impression que chaque pas tiré de la trace allait être le dernier, mais c'était l'avant-dernier, il y en avait un autre, encore un autre, il marchait. Il suivit le chemin, dans le pré.

Puis, Lou-Gaël cligna encore des paupières, encore et encore. Mais c'était fini.

Il n'y avait plus rien.

Quelque part dans la masse des ruines étouffées sous la nuit, l'homme avait disparu, comme un noyé englouti.

CHAPITRE III

Plus tard, celui des trois hommes qu'on surnomme Pipo dira :

— C'est Thomas – Thomas Sillet – qui est venu me chercher. Sans lui, j' imagine que j'en serais toujours à l'heure actuelle à tripoter mes moteurs... et à ne pas me demander comment le petit Flavier a pu s'en sortir avec la berline que ce gros richard à la voix éraillée comme celle d'un gangster de cinéma nous avait amenée deux jours auparavant, le vendredi, et que j'avais promis de rendre neuve le vendredi suivant. Parce que, bien sûr, je fais confiance au gamin – si c'est pas de la confiance que de le laisser se débrouiller tout seul avec le garage, alors, comment ça s'appelle ? –, mais si doué qu'il puisse être, et consciencieux, et capable, et tout ce qu'on veut, c'est quand même qu'un jeunot. Je ne dis pas ça en mal. Je suis peut-être le dernier sur cette terre à ne pas juger quelqu'un sur la mine ou son âge : pour moi, y a que le travail et l'efficacité qui comptent, c'est bien simple. N'empêche : ce que je veux dire par là, c'est que c'était quand même une berline comme on n'en fait plus, comme moi j'en ai pas vu quatre dans ma vie, et que le gros type à la voix éraillée de gangster de cinéma avait bien l'air d'avoir tout le fric qu'il fallait – ça aussi, vous pouvez être sûr que dans ma partie ça devient très rare ! – pour payer de bons services rendus, mais il n'avait pas l'air que de ça, car tout multimillionnaire qu'il soit, ou qu'il ait donné l'impression d'être, ça n'empêche pas qu'il était bien capable de ne pas laisser voir la couleur de son chéquier si le travail effectué ne le satisfaisait pas. Et bien sûr, tout ça n'est que logique. C'est pour dire qu'il faut que Thomas soit un copain, et un vrai, pour que j'aie finalement décidé de le suivre dans cette équipée, en laissant en suspens, sous la responsabilité d'un autre, cette affaire de berline.

Mais ce qui est fait est fait. Quand on dit banco, ce n'est pas pour le regretter et essayer de retirer ses billes dans la fraction de seconde qui suit. C'est ce que je dis.

Donc, c'était un dimanche matin.

Ce n'est pas un dimanche qui va m'empêcher de travailler, si le boulot presse ou si j'en ai envie. En général, c'est plutôt pour la première raison (ça presse toujours), mais ça n'empêche pas la seconde ; ce que je fais, et quand je le fais, c'est que j'aime ça. J'avais donc travaillé, d'environ sept heures et demie jusqu'aux alentours de dix heures et demie, tout seul, sans le gamin,

parce que précisément c'était dimanche et qu'on peut tout de même pas obliger un jeune ouvrier, si brave et qualifié qu'il soit, à être en plus aussi dingo que son patron. Il y a des tas de choses beaucoup plus intéressantes à faire, pour un jeune, un dimanche matin – à commencer par se remettre du samedi soir.

Vers les dix heures et demie, j'avais donc laissé tomber les outils. Je m'étais lavé les mains, j'avais fermé le garage et j'étais allé m'occuper de mon repas de midi. Depuis que je suis tout seul, il faut bien que je fasse ça aussi : on en a vite assez des menus de restaurants, même quand on y mange bien comme chez René, et non seulement ça, mais c'est aussi une question de coût – on est bien obligé de tout calculer si on veut s'en tirer à peu près.

Bref, j'étais assis sur ma chaise, dans la véranda vitrée, la porte ouverte. Pour un mois de décembre, il ne faisait pas froid du tout, même presque véritablement bon, comme si le printemps avait décidé de sauter une saison. Je guettais d'une oreille la mise en rotation de la soupape de l'autocuiseur, pour calculer le temps au bout duquel il faudrait que j'aille ajouter les pommes de terre à la blanquette de veau (c'est une espèce de recette à moi ; quelquefois, j'y mets d'autres légumes, et ce n'est probablement plus ce qu'on pourrait appeler une blanquette, mais c'est bon quand même). J'étais là, sur la chaise au siège défoncé et confortable que je ne jetterais pas pour un empire, à siroter une anisette noyée et à faire tinter le glaçon dans le verre. La température était douce, pourtant le ciel était d'un gris parfait, uniforme, les nuages bien hauts : ce n'était même pas un signe de pluie. Sauf erreur, ce gris-là durerait un bout de temps encore, sans changer.

Dans le morceau de ciel que j'apercevais, il y avait une bonne centaine de corbeaux qui tournoyaient très haut. Peut-être même deux cents. On aurait dit un de ces nuages de moustiques, certains soirs d'été. Sauf que c'était des corbeaux, et je dois avouer que c'était quelque chose que j'avais rarement vu, surtout en cette saison. On ne pouvait pas dire s'ils étaient en train d'arriver ou de partir – d'autant plus que les corbeaux, ça reste là, c'est pas migrateur, d'après ce que j'en sais. Ils étaient là et ils tournoyaient, en attendant allez savoir quoi. Toujours, approximativement, à la même hauteur. Bizarre. Dans le matin, je les avais déjà vus, et ils se trouvaient nettement au-dessus de la ville, pratiquement à la verticale de la cathédrale rouge, comme des rapaces attendant leur heure – à croire qu'un charnier venait d'être découvert sur la place du marché d'Albi. À présent, ils s'étaient légèrement déportés vers le sud, ce qui fait que depuis ma véranda je pouvais les voir. Je n'avais pas grand chose d'autre à regarder, en vérité. Je veux dire : autre chose que ce que je connaissais par cœur : la cour du garage et le mur de béton qui la sépare de la rue, les façades de l'autre côté, les marronniers et les platanes tavelés d'un côté ; de l'autre, encore des murs – remaçonnés à neuf –, ceux du cimetière Sainte-Madeleine. Dans ma cour, les carcasses de voitures sur cales, et les autres, celles en cours de réparation, celles qui attendent la grue du ferrailleur. Et le sol, labouré par toutes ces traces de pneus, qui a toujours l'air d'être

boueux d'un bout de l'année à l'autre, ou sur le point de le devenir – en plein été, dans la pire des chaleurs, vous laissez par mégarde traîner votre regard sur le sol et vous comprenez qu'il suffirait d'un rien, même pas une véritable averse d'orage, juste quelques gouttes, pour transformer illico toute cette poussière lourde, ces ornières pétrifiées, en un champ de boue dans lequel les semelles de vos godasses se sont depuis toujours habituées à patauger.

Sirotant cette anisette que le glaçon fondant délayait un peu plus, après chaque gorgée avalée, je ne pensais à rien. C'est-à-dire que je laissais mes pensées voltiger librement dans ma tête, en vrac et sans essayer d'y faire le tri : la berline que le type viendrait rechercher vendredi prochain, les corbeaux tourbillonnants, dimanche, l'autocuisseur et la blanquette, etc., la boue. Peut-être que je pensais néanmoins davantage à la boue dans la cour, et, du même coup, au nombre incalculable de fois où on s'était enguirlandés, Annie et moi, à cause de cette boue. Avant qu'elle en ait vraiment assez... Oui, peut-être que oui. Mais ce n'était pas exactement des souvenirs : plutôt de ces choses qui sont là, incrustées en vous, qui vous accompagnent quoi que vous fassiez, au même titre que des gestes ordinaires et quotidiens – personne ne viendrait prétendre que des gestes sont des souvenirs, pas vrai ?

Alors, voilà, c'était comme ça, et Thomas est arrivé.

J'avais fermé le portail de la cour, puisque c'était dimanche, ce qui fait qu'il n'a pas pu, comme à son habitude, effectuer une de ses arrivées spectaculaires, à tombeau ouvert et sur les chapeaux de roues qui me fait craindre à chaque fois de le voir s'emplâtrer dans une des carcasses. Mais il a quand même déboulé comme une fusée. On pouvait facilement l'identifier – ce que j'ai fait –, de l'autre côté du mur, au crissement des freins... Je me suis dit : « Qu'est-ce qui lui arrive ? ». Parce qu'un dimanche, à cette heure-ci, ce n'était pas dans les habitudes de Thomas, qui a une vie de famille bizarrement réglée, certes, mais réglée. Et qu'il s'amène à cet instant, voilà qui était hors des règles...

J'ai entendu claquer sa portière. À ce moment-là, la rue était vide ; pratiquement pas de circulation. Les corbeaux, là-haut, tourbillonnaient toujours comme s'ils avaient obéi à quelque ordre mystérieux destiné à eux seuls, en attendant la seconde partie du commandement. (Qui sait, c'était peut-être un signe ? J'en connais plus d'un qui croient à ce genre de choses qu'ils traduisent en présage.) Et puis la petite porte pour les piétons, qui n'est jamais fermée à clef, s'est ouverte, et c'était bien Thomas. Il a fait trois pas, puis marche arrière afin de refermer la porte, et après quoi il s'est amené.

Pas plus que d'habitude, il ne ressemblait à l'idée qu'on pouvait s'en faire avant de le voir et après avoir été témoin d'une de ses arrivées – boulet de canon en voiture ; il ne ressemblait pas au coup de frein que j'avais entendu une minute auparavant. Un grand et gros homme, qui faisait tout ce qu'il faisait plutôt lentement, posément, comme s'il n'en finissait jamais de réfléchir avant de prendre une décision ou dire un mot, et continuant d'y réfléchir après. Il a le même âge que moi, mais je peux dire qu'il en paraît dix

de plus. À cause peut-être de ses rides autour des petits yeux, les seuls plissements, et d'autant plus remarquables, dans son visage rond à la peau rouge et tendue. Ou à cause de sa calvitie avancée, ou à cause de sa silhouette massive. Il est natif d'ici, d'un quartier plutôt pourri de la ville d'où il lui a fallu pas mal de courage et de persévérance pour s'extirper et arriver là où il est à présent – c'est-à-dire à la tête de la deuxième quincaillerie d'Albi, la quincaillerie Sillet. Quant à moi, il m'a fallu moins de temps pour parcourir une distance géographique cent fois, au moins, supérieure. Les Donati arrivèrent de Toulouse. J'avais quinze ans ce soir d'été où, pour la première fois, j'ai vu se dresser sur la ville cette espèce de haut fourneau de briques rouges flamboyant qu'est la cathédrale – et même si, de tout ce temps, pas une fois je n'ai mis les pieds à l'intérieur, la cathédrale représente pour moi quelque chose d'important : c'est à travers elle, qui me tournait le dos, que j'ai fait la connaissance avec la ville. On s'est rencontrés, Thomas Sillet et moi, parce qu'on avait la même passion pour le 4x4 et les compétitions tout terrain. C'est au-dessus de Carmaux qu'on a fait équipe pour la première fois, parce que sa Lada était bousillée, et on a gagné.

Il a traversé la cour, mains dans les poches de son pantalon beige flottant dont le bas tirebouchonnait sur ses chaussures. Thomas porte invariablement des pantalons trop larges et trop grands qui tombent en accordéon sur ses chaussures, et cela ne l'empêche pas de traverser un champ de poussière ou toutes sortes de flaques de boue – dans le genre de ma cour –, sans ramasser l'ombre d'une tache. Il regardait ici et là autour de lui, des petits coups d'œil à droite et à gauche, comme quelqu'un qui chercherait à repérer les éléments dangereux ou simplement suspects d'un paysage inconnu dans lequel il s'aventure. Que je sois pendu si le paysage où étaient plantés le garage et ma maison ne lui était pas inconnu ! N'empêche que, l'air de rien, il m'avait sans doute aperçu sous ma véranda dès l'instant où il avait poussé la petite porte d'entrée.

— Et alors ? a dit Thomas en s'arrêtant au bas des trois marches.

Il ne dit jamais bonjour – parfois « Salut ! » quand il s'en va –, il ne vous serre jamais la main. Il dit : « Et alors ? »

Je lui ai demandé s'il voulait un verre, pour trinquer, il a fait un mouvement de la tête qui pouvait signifier tout ce que l'on veut, mais pas non, alors je suis allé chercher la bouteille et l'eau, et un glaçon. Il était toujours là, mains dans les poches, à me suivre des yeux et à regarder à droite et à gauche par intermittence. Je lui ai dit d'entrer, ce qu'il a fait, mais pas tout de suite, après que je lui ai servi à boire. Mais il n'a pas bu. Il s'est assis dans le fauteuil, en face de moi. Il y a deux meubles dans la véranda : la chaise et le fauteuil – trois, si on compte ce truc dans lequel on plante des pots de fleurs que je n'ai jamais songé à jeter, dont je n'ai jamais retiré les pots qui ne contiennent plus, depuis belle lurette, que de la terre archi-sèche, et même plus un bout de tige de ce qui y poussait (les plantes, c'était pas mon domaine, je dois dire, du temps où il n'y avait que cela dans toute la maison).

Et voilà que Thomas dit :

— C'est la sœur de Jérémie.

J'ai pensé aux corbeaux ; j'ai pas pu m'empêcher de leur jeter un coup d'œil, et ils étaient toujours là, sacré nom ! J'ai pas pu m'empêcher de songer : « Sacré nom, voilà de quoi c'était le signe ! » Bien que je ne sois pas du genre, comme certains, à lire des présages partout – mais c'est venu comme ça. Avant que Thomas poursuive, je savais. Au moins, je me doutais.

— Elle est morte, qu'il a dit.

J'ai laissé filer un juron.

Jérémie, c'est un ami pour moi, mais c'est comme un frère pour Thomas. Depuis toujours. Depuis les bancs de l'école et le quartier pouilleux dans lequel ils ont grandi – sauf que Jérémie, lui, n'en est jamais sorti. Des heures ne suffiraient pas à raconter ce qu'étaient Jérémie et sa sœur, Lora, l'un pour l'autre – ou peut-être davantage Lora pour Jérémie que l'inverse : il faut bien le croire, vu ce qui est arrivé. Non, des heures suffiraient pas – et quand c'est ainsi, comme cela, tout ce que vous pouvez bêtement et malheureusement faire, c'est lâcher un juron abasourdi. Ensuite, pour ne pas se laisser piéger par le silence, réciter des questions, demander à connaître les précisions dans le cours des événements qui ont fait que vous en arrivez là, sans que cela change rien, bien entendu, à ce qui s'est passé. Mais bon – c'est comme ça.

— Elle est morte ? J'ai dit. Quand ça ?

— Ce matin.

Il était assis sur le bord du fauteuil. Même dans cette position, genoux relevés, le bas de son pantalon plissait toujours et couvrait ses chaussures. Il faisait rouler le verre entre ses paumes. Me regardait en ayant l'air, à la fois, de ne pas me voir, et comme si j'étais responsable de ce qui était arrivé à Lora Cade... ou surtout, presque, à son frère qui, lui, n'était pas mort. Oui. Il aurait regardé n'importe qui, n'importe quoi, de cette façon-là.

Il a dit :

— Jérémie va courir après le salaud qui a fait ça. Et il le retrouvera.

— Oh ! J'ai dit.

— Oui. Et je vais avec lui.

Je savais – je me doutais... non : je savais vraiment ! – ce qui allait suivre :

— On sera pas trop de trois, Pipo.

Il n'avait pas fini de dire « Pipo » que j'acquiesçais déjà.

— Jérémie le sait ? j'ai dit.

— Qu'est-ce qu'il sait ?

— Que je viens avec vous.

Thomas a haussé une épaule, lourdement.

— Je lui ai dit à l'instant que je venais te prévenir. On va prendre une de tes ferrailles qui roulent encore. C'est ce qu'il nous faut. Ta R.18 break.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il attendait.

Et la soupape de l'autocuiseur sifflait depuis un bout de temps, je le remarquai seulement.

Je ne sais pas pourquoi ils avaient pensé à moi. Pourquoi, plus exactement, Thomas avait suggéré que je participe à cette chasse. Parce qu'on faisait les choses ensemble, ordinairement ? Par habitude ? Parce que face à ce drame le groupe ne pouvait qu'être soudé comme jamais ?

Est-ce que l'un ou l'autre estimait vraiment que je pouvais leur être d'une particulière utilité, en quelque sorte parce que j'étais passé par ce genre d'histoire ?

C'est avec un de ces cinglés d'une secte à la noix que ma femme était partie un beau matin, pour échapper à la boue d'un garage minable dont j'étais le propriétaire, et elle, l'épouse de ce propriétaire, pour le meilleur et le pire...

Était-ce pour me donner l'occasion enfin de me venger du malheur ? Ce que je n'avais pas fait jusqu'alors ? Ce qu'ils n'avaient pas fait non plus, ni l'un ni l'autre, quand c'était survenu... Alors, pour tout faire payer en un bloc ?

L'histoire de Lora Cade présentait bien des similitudes avec celle d'Annie Donati, mon épouse. Sauf que Lora était morte, tandis qu'Annie, elle, avait simplement disparu – ce qui fait, sans doute, qu'on pouvait toujours se dire, eux et moi aussi, qu'elle reviendrait un jour. On pouvait l'espérer jusqu'à cet instant. Parce que l'annonce de la mort de Lora, tout à coup, déchirait le manteau des mensonges qu'on se raconte sciemment ou par omission. On ne reverrait jamais plus ni Lora ni Annie.

— Prends un fusil, dit Thomas. J'en ai pris deux.

Un pour chacune des disparues.

CHAPITRE IV

Il ne savait pas qui ; il était incapable d'identifier la voix, au ton comme au timbre, qui flottait loin au-dessus de lui, à la verticale de son cerveau, et prononçait son nom. Qui disait Ethan.

Ethan... Ethan...

Mais non. En vérité, il n'y avait pas de voix. C'est-à-dire, en tout cas, pas de voix qui prononçait son nom. Il y avait un amalgame. Une grosse brassée de sensations qui s'écoulaient non pas en lui mais plutôt tout autour, et lui se tenait *probablement* sous l'averse, à l'abri dans sa peau. Une peau bien chaude, douillette, un vêtement bien ajusté à sa mesure...

Personne n'avait prononcé son nom – sinon peut-être lui-même ? Ce fut donc ce qu'il reconnut en premier, au sortir de l'inconscience métallique (exactement cette impression-là : qu'il se trouvait encastré, lui, son corps, son être, dans un carcan de fer qu'une rouille jaunâtre désagrégeait petit à petit, lui permettant non pas de s'en extraire mais d'en être délivré) : son propre nom. Une pointe acérée de son esprit avait jailli, lancée comme un filet ou comme une gaffe, et c'est ce qu'il avait attrapé : Ethan. Une bonne prise.

Après quoi, et sans qu'il eût le temps de se reposer sur ses lauriers ni de savourer son exploit, le déferlement en désordre des événements qui s'étaient déroulés jusqu'à cet instant où il s'était évanoui dans les ruines s'abattit sur lui. Faillit bien l'écraser, le submerger, l'emporter dans de nouvelles et insondables profondeurs... Mais il résista, il en avait la faculté, la force renaissante qui lui permettrait de briser en poussière le dernier étau du carcan de fer dans lequel il avait été coulé. Il repoussa et tenta de refouler jusqu'à leurs propres racines, les plus mordantes parmi les fleurs carnivores de cette foisonnante éclosion mnésique. Ne pas oublier, bien entendu. Il devait conserver ce qui l'aiderait à se maintenir en équilibre, si précaire et provisoire fut-il, dans la principale volonté de ne pas basculer dans le gouffre. Il y parvint.

Il se souvint de quelque chose qu'il n'avait pas encore retrouvé, dont il eut peur parce qu'il savait son existence enfouie, cachée, prête à surgir dans un grand claquement de dents, à n'en pas douter (car il était hors de question d'imaginer un seul instant qu'elle eût pu se liquéfier comme cela, par Dieu sait quelle miraculeuse opération), la douleur. Pour l'instant, rien. Envolée.

Ou plus exactement, endormie, muette. Mais il percevait la place qu'elle occupait en lui, comme une tache profondément incrustée, une sorte de manque. Il percevait ainsi la réalité de son ventre, tout comme il percevait sa cage thoracique *au-dessus, alentour* de sa respiration, sa tête *à l'intérieur* et *au centre* du tournoisement de ses pensées. Il savait bien que la douleur n'était ni morte ni simplement partie ailleurs. Tapie, elle lui accordait simplement un répit – dont il lui fallait probablement se hâter de profiter –, et ne tarderait certainement pas à ouvrir l'œil.

Ce qu'il fit, lui.

Lui, Ethan, il ouvrit les paupières. Ou bien il s'aperçut qu'elles étaient décollées – qu'il pouvait voir s'il le voulait.

Il vit Lora.

Son visage creusé, aux joues marquées par des ombres qu'on aurait dit incrustées dans les pores de la peau, aux pommettes saillantes, avec ce qui transformait son teint mat en un méchant hâle plombé ; avec ses lèvres sèches, craquelées de marbrures blanches et violacées, qu'elle s'efforçait d'humecter trop souvent en y faisant pesamment courir sa langue, sans résultat puisqu'elle recommençait dix secondes plus tard, comme si les mots qu'elle s'arrachait du profond de ses forces eussent été à l'origine de cette calcination qui lui emplissait la bouche, le visage dans lequel ses grands yeux mauves brûlaient de fièvre, sans que l'on pût savoir s'il s'agissait d'une incandescence pathologique pure ou de ce qui se consume dans l'expression d'une inébranlable volonté ; avec maintenant la couronne de cheveux secs, broussailleux, ternes, qui avaient été peu de temps auparavant une chevelure ondoyante et lumineuse. Ce visage-là. Qui disait :

— Je le veux, Ethan... Je le veux vraiment, tu comprends ? Et tu ne peux pas me le refuser, tu ne peux plus, Ethan, pas maintenant.

Et lui (sa voix à lui) :

— Mais Lora... Lora, écoute-moi, s'il te plaît. Jérémie...

Elle avait un sursaut de tout son être, un frisson monté du profond d'elle-même et qui ne faisait pas que tressaillir sous sa peau, mais la secouait vraiment, son corps amaigri, ses épaules osseuses dont le moelleux rembourrage de la veste qu'elle portait ne parvenait pas à estomper, ni masquer, l'anguleuse dureté :

— Laisse mon frère où il est ! Par pitié, Ethan, il ne s'agit pas de lui, mais de moi. Je m'appartiens encore, encore un peu... si peu, qui sait, mais encore et jusqu'à la fin.

Et sa voix à lui, qu'il entendait en même temps qu'il la sentait vibrer dans sa gorge :

— Lora, tu ne peux pas...

— Je ne peux pas quoi ? Pas le dire ? Pas vouloir ce que je te demande ? Mais c'est toi, c'est bien toi, n'est-ce pas, Ethan, qui me l'a proposé une première fois ?

— Oui, c'est moi.

(Oh bon Dieu, oui, c'était lui ! Personne d'autre.)

— Je m'appartiens, Ethan. Et je le dis, je le répète : jusqu'au bout. Si loin ou si près que ce soit. C'est avec toi que je suis partie, je reste. Ou alors, dis-moi que tu ne veux plus de moi, demande-moi de partir, de te laisser. Dis-moi que tout ça n'était que des bêtises, des mensonges, un attrape-nigaud, et que tu n'es toi qu'un escroc ou un fou ! Dis-moi ce que dit Jérémie, précisément. Que tout ça n'est pas vrai, que tout ce que tu m'as dit n'est pas vrai, que ce que j'ai vu n'est pas vrai ! Que ce que je me suis rappelé, de demain ou de maintenant, de ce qui est la réalité, n'est pas vrai ! Dis-le moi, Ethan !

Peut-être aurait-il dû le dire, effectivement ? Mentir, non pas comme il craignait parfois de le faire, au creux de cette conviction forcenée qui le portait et le poussait sur les chemins, bravant toutes les polices (les réelles et les camouflées – tout aussi réelles, bien sûr), bravant tous les contrôles d'identité et de santé. Mentir alors véritablement, consciemment, pour la sauver.

Tout ce que sa voix trouvait à répondre était :

— Il faut que tu te reposes, que tu te soignes, Lora.

Parce qu'il savait bien que lorsqu'elle disait « jusqu'au bout » elle pensait « pas bien loin » – et lui pensait « bien moins loin encore ». Ni lui ni elle, évidemment, n'ignorait que La Maladie se bâfrait de ses forces vives, insinuée comme un long serpent ou une méduse dans ses veines. Avant qu'il la rencontre, les premières gouttes de ce poison-là avaient déjà été instillées, rongeaient déjà. Mais *après*, l'évolution était passée du petit trot au grand galop, et peut-être à cause de ce qui, dans son cas, se révélait être un autre poison, ou encore l'accélérateur qui avait démultiplié les effets du premier.

Mais elle ne voulait pas s'arrêter.

Ne voulait pas attendre, se reposer, perdre du temps, disait-elle. Car il lui était compté, le temps ; il grignotait sa fuite au ras de ses talons. Non seulement il lui fallait ne pas faiblir mais au contraire, maintenant, accélérer l'allure. Parce qu'il ne s'agissait plus simplement (accessoirement ?) d'une fuite ou d'une partie de cache-cache, mais d'un sprint tendu sur le final d'une course de fond, vers le seul but possible désormais. Elle allait vers ce but dont Ethan avait été le premier à lui parler ; c'était elle qui l'entraînait, à présent, puisque c'est elle qui disposait d'un minimum de temps. Elle voulait voir et toucher l'endroit, à l'arrivée de la course, qui était peut-être (qui était devenu pour elle, *sûrement*) La Porte cachée de Nulle Part, ailleurs *mais* ici. L'endroit qui portait le nom mensonger, tel un pseudonyme ancré dans les fondements du temps, de Padirac.

Mais le visage de Lora se désagrégeait, s'atomisait. Mais il...

Et elle disait :

— Dis-le moi, Ethan, que c'était un mensonge, une escroquerie. Répète-moi les paroles de Jérémie, avant qu'il ne trouve d'autre moyen de me convaincre et de t'éliminer en menaçant de nous tuer tous les deux. Dis-moi

que je n'avais donc pas tort quand j'ai voulu retourner chez moi en espérant trouver de l'aide auprès de Jérémie, que c'est maintenant que je me trompe en essayant de lui échapper.

Il appelait cela « Mémoire Ouverte » – et cela pouvait sans doute être qualifié de « drogue ». Il ne lui en restait pas de quoi faire une vraie injection au fond de la petite fiole de verre bleu. Mais pour elle, quelques gouttes suffiraient probablement... quelques gouttes, et le reste pour lui, pour le moment où il lui faudrait se persuader de nouveau qu'il n'était pas ce que les gens comme Jérémie affirmaient : un fou halluciné. C'était ce qu'elle voulait. C'est tout. Ce qu'elle demandait. Qui sait, en manque d'une absolue et irrémédiable conviction, elle aussi. Qui sait... en manque d'une... simple, très ordinaire... hallucination ?

Il avait dosé à moitié les quelques millilitres qui lui restaient. Après quoi, pratiquement tout de suite, il avait couru, couru, la portant dans ses bras, elle ne pesait rien, il s'efforçait de ne pas courir trop brusquement – les gens les regardaient, ils se disaient : « Encore... encore une », et ils n'y prêtaient pas plus attention. Il avait couru jusqu'à l'hôpital de Carmaux où l'interne de garde les avait accueillis avec un visage fermé, de marbre, lui qui ne passait pas un mois sans voir arriver au moins deux nouveaux cas. Disant ensuite : « Vous êtes de la famille ? » et lui, Ethan, secouant la tête de gauche à droite : « Non », et confirmant qu'elle portait bien le nom inscrit sur sa carte de santé, que l'adresse du domicile était bien la bonne, avant de s'éloigner...

Mais ne fuyant pas immédiatement. Trop tard. Après ce coup de couteau qui, sur le moment, ne lui fit même pas mal, le stupéfia surtout – autant que l'aurait stupéfié l'arrivée de cet homme, ce frère, Jérémie Cade, lancé au grand galop sur un puissant cheval noir –, comme s'il n'y avait pas d'autre manière que ces effets dramatiques un peu faciles parsemant les mauvais films de violence...

Mais ce n'était pas le visage de Lora qui se penchait sur lui, parlait – ne disait rien de ce qu'il avait entendu – personne n'avait prononcé son nom, pas cette femme-là, personne sinon sa propre voix peut-être, ou quelque réminiscence de sa mémoire éparpillée.

Pas cette femme-là.

Elle mit longtemps avant de se décider à sourire, timide et se rassurant elle-même avant tout, aussi longtemps qu'il put, lui, retenir sa respiration et jusqu'à ce que sa poitrine s'abaisse enfin, comme attirée vers le dedans d'elle-même aux racines de l'expiration. Elle ne ressemblait même pas à Lora, sinon ce teint mat qu'elle avait pris au soleil des saisons précédant la froidure ; sa bouche était charnue, grande dans le sourire esquissé, un nez petit et droit aux narines légèrement pincées, des yeux sombres ; ses cheveux avaient la couleur dorée du pain frais, ils étaient coiffés très simplement, sagement, séparés par une raie sur le côté en deux vagues soyeuses qui lui mangeaient les joues en partie et tombaient sur ses épaules.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle.

Ajoutant :

— C'est fini.

Et lui se demandant s'il s'était inquiété avant qu'elle le rassure... et puis s'interrogeant sur ce qui pouvait bien être fini, comme elle l'affirmait si calmement. Songeant : « Elle se trompe », tout de suite après que cela eût failli être : « Elle me trompe ». Il savait bien comment tout cela devait vraiment finir ; pour les avoir vécus à force d'y avoir cru, seul ou aidé par Lora, il connaissait la couleur exacte et la texture des instants qui échafauderaient cette espèce d'élévation vers le sommet final (sauf que, physiquement, ce serait tout le contraire d'une ascension...). Il savait, il avait assimilé, appris, et pour l'heure rien de ce qu'il entrevoyait autour de lui n'y ressemblait.

Mais à n'en pas douter, elle avait raison : dans l'immédiat, il n'avait pas à s'inquiéter.

Il était couché sur un divan plutôt ancien dont il sentait la cartilagineuse et souple ossature des ressorts détendus, pressant dans ses reins. Une odeur de légumes en train de cuire flottait. Une odeur de maison chaude.

C'était, apparemment, une grande pièce – la pièce principale de cette maison qui l'avait fixé de ses fenêtres illuminées dans la nuit tombante –, probablement même agrandie, avec des murs de pierres aux jointoiments soigneusement repiqués, et des murs de bois qui reflétaient la lumière dorée diffusée par deux très anciennes suspensions pendues à leurs chaînes, au plafond bas de poutres grossières.

Ethan frissonna. Il se souvenait de sa plongée parmi les pierres des ruines. La douleur vint, mais pas où il l'attendait : il fit un effort pour soulever les bras, regarda ses mains bandées.

La femme dit :

— Ne vous inquiétez pas. Vous vous êtes râpé les paumes en tombant, certainement. C'est juste un pansement pour maintenir une compresse de pommade cicatrisante.

Il laissa retomber ses mains. Bougea les doigts sous les bandes. Oui, ce n'était rien. Juste une sensation déjà fanée de brûlure.

Il fut celui des deux qui posa le premier la question – et finalement le seul, car il ne lui en laissa point l'opportunité :

— Qui êtes-vous ?

Elle était assise sur une curieuse chaise basse, à son chevet, portait un gros pull de laine écru, une longue jupe colorée comme on en voit à certaines paysannes folkloriques des pays de l'Est, chaussée de bottes d'intérieur en mouton retourné. Elle sourit encore et dans le mouvement de tête, ses cheveux balayèrent les commissures de ses lèvres qui bougeaient pour dire :

— Mon nom est Alice Viron. Je ne crois pas que vous en sachiez plus, à présent, mais c'est mon nom. Alice.

Il dit :

— Je m'appelle Ethan. Ce n'est pas un prénom courant, ici.

— Peut-être pas, admit-elle. Je ne vous demande pas...

— Mais c'est celui que mes parents m'ont donné, et je le porte. Je ne suis pas dangereux, vous n'avez rien à craindre de moi.

Elle ne dit rien. Elle croisait les mains, tendait et repliait ses doigts qui portaient chacun au moins trois ou quatre bagues de métal argenté ; les bagues se frottèrent les unes contre les autres avec un doux, très léger chuintement.

— Rien à craindre, dit-il.

Elle regarda derrière elle, en un point caché par elle du champ de vision d'Ethan. Il y avait une autre présence dans la pièce. Et ce n'était pas celle du chat gris acier qui se mit en marche sur le bahut, s'approchant, évitant avec une précision diabolique tous les objets entre lesquels il slalomait. Elle reporta son attention sur Ethan. Dit :

— Vous n'avez aucune arme dans vos poches, sinon ce couteau. Vous voudriez vous lever que vous ne pourriez pas. Vous n'avez pas mangé depuis je ne sais combien de temps, et vos orteils sont gelés superficiellement – mais vous en souffrirez un moment. Si Lou-Gaël ne vous avait pas vu, à l'heure actuelle vous seriez peut-être mort. Je n'ai pas à vous craindre.

Le chat gris sauta à terre, faisant à peine plus de bruit qu'une feuille morte. L'instant d'après, il bondit sur les genoux de la jeune femme, s'installa assis dans son giron, accepta comme un hommage rendu à une divinité les caresses des doigts bagués, tout en regardant d'un œil vert qui clignait, l'étranger étendu sur le canapé au creux duquel il allait occasionnellement faire des rêves gris et ronds de chat.

— J'ai été attaqué, agressé... dit Ethan. Il y a quelques jours, par une de ces bandes de chômeurs. Pas de quartier. J'étais des leurs mais pas de leur clan, et c'est pas avec ce qu'ils ont trouvé dans mes poches qu'ils ont pu faire manger leur famille, s'ils en avaient... Ils m'ont laissé un bien méchant cadeau...

Il grimaça. La douleur attendue mordait, au bord du ventre... sous le pansement et les bandages qu'elle avait serrés autour de sa taille.

Le chat cligna de ses yeux verts, comme s'il riait. N'essayez pas de mentir à un chat – qui même si vous lui dites la vérité ne vous croira qu'à demi, ou alors pour donner l'impression qu'il vous est agréable, par pure condescendance. N'essayez pas de mentir à un chat passé maître dans l'art de ne jamais dire la vérité.

Et la jeune femme sourit, clignant comme le chat ses yeux sombres.

Et le jeune enfant fit son apparition, porteur de ce grand bol de soupe fumante.

Ils étaient trois qui le scrutaient, maintenant, immobiles et silencieux, les trois derniers regards vivants perdus dans cette oasis oubliée au cœur de la nuit : elle, le chat, l'enfant.

Pareils.

Ce qui frissonna au long de la colonne vertébrale de l'homme allongé n'était pas une trace de peur. Mais peut-être pire.

Car il pouvait rien contre la voix intérieure qui hurlait soudain au fond de sa tête que les vivants étaient ailleurs, ailleurs et différents. Que tout ce qu'ils étaient, eux, ici comme autre part, ne valait pas mieux que de vulgaires fantômes.

— Merci, murmura Ethan.

Il aurait tant voulu éviter de provoquer cet étonnement dans leurs yeux – sauf ceux du chat – quand les larmes montèrent à ses propres paupières.

Il aurait tant voulu avoir eu assez de force pour aller s'écrouler plus loin. Simplement quelques dizaines de mètres, quelques centaines, plus loin.

Ou encore que ce gamin ne l'ait jamais vu.

CHAPITRE V

Ils n'avaient pas échangé quatre phrases, ne s'étaient donc rien dit ou presque, jusqu'à ce moment qui était devenu au fil des soirs davantage une habitude – un rite – où Alice accompagnait son fils et le bordait dans son lit. Cet instant qui posait non pas comme un point final au bout de la journée mais, dans l'échantillonnage de la ponctuation, plutôt un tiret, ou un point-virgule, puisqu'ensuite alors, l'un et l'autre couchés au bout de la grande phrase de la journée, ils avaient encore le loisir d'y penser au-delà de cet instant, ce qu'ils ne manquaient pas de faire, avant de laisser le sommeil les emporter.

Ils n'étaient pas plus bavards, ni même simplement loquaces, l'un que l'autre, ce qui pourtant ne s'expliquait pas par l'hérédité – une qualité (ou un défaut ?) que le fils tiendrait de sa mère. Il s'agissait d'autre chose, dont ils étaient tous deux les héritiers : cet espoir dans sa gangue de silence reçu en partage après le départ de Claude – le compagnon, le père. Le plus curieux étant que lorsqu'il était encore là, c'était lui, Claude, qui pour le trio, soutenait haut sur ses larges épaules un peu voûtées, et dans ses yeux, la grande part d'un silence qui n'était pas loin de pouvoir s'appeler mutisme ; mais certainement pas de l'indifférence ou du détachement, ou du désintéressement : on pouvait lui parler – ce dont ni Alice ni Lou-Gaël ne se privaient –, il écoutait et répondait, à sa manière, utilisant comme tout un chacun des mots quand il le fallait, ou plus volontiers toute une gamme de sourires et de regards. Et c'était là sans doute leur héritage partagé, le legs de l'absent, comme une richesse qu'ils sentaient bien s'amenuiser au fil du temps et qu'ils tenaient à protéger, ne voulaient pas gâcher inconsidérément, en y mordant sans vrai appétit, avec cette sorte de presque mauvaise habitude qui fait qu'on se remplit davantage qu'on ne se nourrit de la vie courante. C'était leur lien, entre eux. Ce qui les unissait peut-être plus solidement que ceux dits de la chair ou du sang. Ainsi que Claude le leur avait enseigné – ou plus exactement : ainsi qu'ils l'avaient appris de lui et sans qu'il fit jamais l'effort d'imprégner son attitude de la moindre volonté didactique –, un simple regard suffisait souvent à les réunir, qu'ils fussent seuls ou, au contraire, par-dessus les conversations des autres, quand les autres étaient là, emplissant la maison de leurs bavardages, leur musique, fous rires, chicaneries ou tensions

occasionnelles qui tissaient les trames enchevêtrées du quotidien. Dans tout cela, ils se mouvaient aussi solidement attachés l'un à l'autre par les sangles invisibles de la connivence et du secret partagé, que deux chiens que l'on promène, retenus à la poigne du maître par la même laisse.

Ils étaient différents des autres (aussi bien quand les autres étaient là que lorsqu'ils étaient partis... puisque les seuls à avoir décidé de rester, pour cette quinzaine de jours pendant lesquels le groupe s'était éparpillé afin de renouer chacun de son côté leurs propres liens avec leur famille, ici et là, au nord, au sud et à l'est de la France). Alice, la seule « abandonnée » par son compagnon, un matin sans crier gare et sans que le moindre symptôme (sinon connu d'elle seule et en ce cas non divulgué) ne laissât supposer un instant cette fuite. Et Lou-Gaël, quant à lui, le seul enfant du groupe.

Ils étaient à eux deux comme cette inébranlable solidité d'un linteau de pierres sèches soutenant la voûte et le toit au-dessus d'une porte. Et l'on pouvait bien cogner, peser, battre contre la porte, l'ouvrir et la claquer : les vibrations des chocs mouraient dans les gonds : rien n'était de force ou de taille à propager ne fût-ce qu'un tremblement dans les pierres du mur...

... À moins qu'il ne suffise de quelqu'un, de quelque chose qui n'aurait pas été attendu. Pas prévu. Introduit dans la place sans que ce quelqu'un (à la fois ce quelque chose) eût besoin de frapper, tel une sorte de cheval de Troie même pas impressionnant, même pas séduisant – tout le contraire : pitoyable. Alors, oui, à moins que.

Elle s'agenouilla près du lit dans lequel le gamin s'était glissé. Tira par habitude – le rite – les couvertures dont elle pinça trente centimètres sous le matelas. Le geste suivant – qu'il prévoyait – fut cette caresse qui partait du front de l'enfant pour se prolonger en glissant, comme le contact doux d'une aile de pigeon, le long de sa joue, dans cette tentative parfaitement inutile de coiffer ses cheveux. La seule lampe allumée de la chambre – leur chambre, parmi les cinq que se partageaient pour leur intimité les couples du groupe, en plus de la grande salle commune et des ateliers du rez-de-chaussée – était cette ampoule fichée dans le goulot d'une bonbonne remplie d'un mélange de graines séchées de tournesol, sous l'abat-jour de macramé de laine. Une lampe posée entre les deux lits, sur ce chevet de style indéfini pour avoir subi au moins une transformation bricolée par un précédent possesseur habile. Claude l'avait dénichée au temps de l'installation et de l'aménagement des lieux, sur le tas de rebuts d'un brocanteur de Lauzès. La lumière était chaude, éclairant Alice par derrière, gribouillant autour de sa chevelure une auréole dorée qui faisait songer à des myriades de petites flammes hérissées et filiformes, et son ombre portée se couchait sur le visage de l'enfant, ce qui fait que la clarté sourde de la lampe était surtout répandue autour d'eux, les isolant encore et les réunissant dans le même îlot de pénombre douce.

La porte de la chambre était entrouverte sur le couloir. La seconde source d'éclairage de ce couloir provenait de son extrémité opposée, coulant chichement d'un autre entrebâillement de porte : celle qui donnait sur la salle

commune.

— Tu vas bien ? souffla Alice (il sentait plus qu'il ne voyait le petit sourire rassurant qui flottait sous le ton du murmure : dans un instant pareil et dans une autre nuit que celle-ci, il aurait fermé les yeux, pour savourer comme on se laisse béatement enivrer). Tu n'as pas pris froid ?

Il savait ce qu'elle voulait évoquer par cette interrogation moins véritablement soucieuse que purement curieuse. Car il n'avait rien dit, jusqu'à présent, rien expliqué, et tout ce qu'elle savait ne dépassait pas l'instant où l'enfant avait poussé la porte, tenant toujours ce fusil à peine trop grand pour lui désormais, criant : « M'man ! Viens vite, M'man ! Y a un homme dans les ruines, en face ! On dirait qu'il va mourir, M'man ! » Et il n'avait pas lâché le fusil, courant le long du « bolet », descendant l'escalier extérieur, guidant « M'man » vers les ruines...

— J'ai chaud, mais dans mon lit, dit-il, ça va bien. T'en fais pas.

— Alors, d'accord, je ne m'en fais pas, assura Alice.

Elle était à genoux, ses mains posées à plat sur la couverture, une étincelle brillant à chacune des bagues argentées qui lui faisaient comme des mitaines de guerrière moyenâgeuse.

L'enfant, dont la tête seule émergeait de la couverture, posée sur l'oreiller, fronça les sourcils et dit, dans un murmure dont la tonalité était calquée sur celui de sa mère :

— Tu n'as pas peur, dis ?

— Peur ? (Elle roula dans sa gorge un de ces embryons de rire qu'il était le seul à savoir traduire.) Elle joua : Et toi, tu as peur ?

La tête du gamin roula de gauche à droite sur l'oreiller.

— Pas eu peur une seconde, une toute petite seconde ? dit-elle.

Non, pas une toute petite seconde. Peut-être tout simplement pour cette raison que jusqu'à cet instant où il s'était décidé à prendre le fusil, il espérait toujours, et après l'avoir pris, il espérait encore, ne s'étant armé que par habitude, et parce que c'était une chose qu'il avait toujours vu faire par les autres, qu'on lui avait toujours recommandé de ne pas oublier : ne pas sortir seul la nuit sans arme, à cause des renards enragés qui pullulaient, et même des loups qui, disait-on, avaient fait leur réapparition (bien qu'ils n'en eussent jamais vus, morts ou vivants, sauf des traces, et encore étaient-ce probablement des traces de chiens retournés à la sauvagerie). Et parce qu'il espérait toujours, alors, il n'avait pas voulu partager sans attendre avec M'man ce qui portait en soi le risque de la déception – tout ceci sans qu'il en fût conscient, obéissant à des réflexes qui le poussèrent à la rencontre de l'homme dont la présence et l'attitude n'étaient rien moins que singulières...

Il dit :

— Je suis descendu du pigeonnier après l'avoir vu s'en aller vers les ruines. J'ai pas voulu te déranger et je suis passé par ici, où j'ai pris le fusil, et je suis sorti. Et puis je l'ai trouvé, tout de suite. C'était pas...

S'interrompit. Là-haut dans les poutres, le gel de la nuit craqua

violemment, comme si le froid complice s'efforçait de créer une diversion.

Alice savait bien qui « c'était pas... ». Une fois de plus, la main baguée s'éleva, se posa sur l'épaule couverte de l'enfant, pesa un peu, demeura un peu, glissa en arrière pour reprendre sa place.

Et lui se souvenait de ce facile effort qu'elle avait fait – sûrement pas un véritable effort –, courbée à peine une seconde, redressée aussitôt, portant dans ses bras comme un fardeau de plume le corps de l'inconnu évanoui d'épuisement. La revoyait marcher devant lui vers la maison, dans la nuit froide et glauque de brumes que les lumières des fenêtres et de la porte restée ouverte irisaient, portant contre elle cet homme comme elle aurait porté un enfant. Revoyait ce mouvement de l'épaule qu'elle avait eu pour empêcher de baller dans le vide la tête de l'homme. Revoyait comment, sans un mot, elle l'avait allongé sur le divan de la salle commune, dans ce silence qui chargeait, tout à coup, la maison de son pesant de matière explosive, et s'était occupée de lui. Et il avait retrouvé son regard dur des instants-là, de cette dureté sans faille qui ne peut appartenir qu'à un regard d'enfant jaloux, c'est-à-dire malheureux ou révolté – c'est-à-dire encore malheureux –, ou bien aussi d'un fou – c'est-à-dire ce qui perdure en catastrophe d'un enfant.

— Qui ça peut-être, M'man ?

C'était loin d'être aussi dur dans la question que dans ses yeux.

Elle eut un haussement d'épaules, ou plutôt un frisson. L'auréole de lumière dorée trembla dans ses cheveux.

— Je crois bien que je ne sais pas, dit-elle. Et toi, tu as une idée ? C'est toi qui l'a sauvé, tu sais ? Il serait mort, sinon, c'est à peu près certain.

Il ne dit pas que « peut-être, oui, mais ce n'était pas lui qui l'avait emporté dans ses bras à la maison, pas lui qui avait eu ces gestes-là, penché sur lui pour le soigner, des gestes dont il ne se souvenait pas lui en avoir vus de semblables, dont il ne la croyait pas capable d'en avoir de tels pour un autre que lui ou Claude ». Ne dit pas.

Dit :

— C'est pas un chômeur, comme il l'affirme. C'est pas une bande qui l'a attaqué.

— Et pourquoi ?

— Ils ne l'auraient pas laissé repartir.

— Peut-être... mais peut-être qu'ils l'ont cru mort et que c'est pour ça qu'ils l'ont laissé. Il doit porter cette blessure depuis plusieurs jours.

Ce qui était une manière de prendre la défense de cet individu – décida Lou-Gaël – ce qui ne le surprit même pas, comme s'il n'attendait que cette preuve-là pour corroborer son soupçon et sa crainte. C'était en train de lui faire mal, autant qu'une vieille poutre peut souffrir toujours et à jamais, jusqu'à la dernière véritable mort de la pourriture, quand le froid s'insinue et mord à travers ses fibres.

— Ne t'en fais pas, dit M'man.

Et se leva. Et se pencha sur lui pour déposer ce baiser sur son front, tandis

qu'il résistait pour ne pas s'enfoncer dans l'oreiller afin d'y échapper, luttant contre cette insupportable certitude qui lui avait traversé la tête follement : que l'homme, lui aussi, avait senti son parfum, et la fugitive caresse de ses cheveux sur son visage, quand elle s'était penchée sur lui, ou quand elle l'avait porté, si profondément englouti qu'il pût être dans l'inconscient. Elle se redressa.

— M'man, dit-il.

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je pense qu'on va lui permettre de se retaper un peu. Jusqu'à ce qu'il reprenne des forces et puisse repartir.

— Et s'il ne repartait pas, M'man ?

Elle était debout, immobile, et elle fut davantage que cela : un moment pétrifiée. Avant qu'elle interroge, se doute – avant qu'elle comprenne qu'il avait depuis toujours été prêt à lui déclarer cette guerre –, il se hâta :

— M'man, on sait pas qui il est vraiment. Peut-être dangereux ? Ou recherché par la police ? Peut-être qu'il a La Maladie et qu'il cherche à échapper aux services de contrôle de santé ?... Et quand les autres reviendront et qu'ils le trouveront là ?... C'est pas prudent, peut-être bien, de le garder ici longtemps, si on sait rien de lui. Même que cette nuit, pendant qu'on va dormir...

— Cette nuit, dit-elle, il n'est pas capable de faire grand'chose d'autre que se reposer. Ne t'en fais pas, Louga. Et puis, nous avons le fusil, non ?

Quand elle prenait ce ton-là, ce n'était même pas nécessaire d'essayer d'être sérieux une seconde de plus, sous peine de la voir, elle, tomber dans une autre forme de sérieux qui excluait toute possibilité de retour en arrière par le rire ou simplement la plaisanterie.

— C'est un coup de couteau ? dit-il.

— Oui. Je pense.

— Comment ça peut se faire qu'il ne soit pas mort, M'man, avec un coup de couteau pareil ?

— Je ne sais pas... Sans doute que la blessure n'a pas touché d'organe essentiel.

Elle se déshabillait, maintenant, passait la lourde et épaisse chemise de nuit d'hiver. Il avait vu la « chair de poule » perler sur la peau nue de ses bras, entre l'instant où elle avait retiré son pull et celui où elle avait enfilé le vêtement de nuit. À présent, elle était couchée, elle aussi disparaissant jusqu'au menton sous la grosse couverture piquée.

— Tu veux que j'éteigne ? demanda-t-elle.

Il dit que oui, songeant : « Au moins, il ne saura peut-être pas où on est. Il ne pourra pas nous trouver tout de suite, en étant guidé par l'ampoule. » Mais il restait une pointe de lumière : celle de la grille de mica du poêle où achevaient de se consumer sans vraie chaleur les briquettes de poussière de charbon compressée.

— M'man, dit-il.

— Oui ?

— Quand est-ce qu'ils reviennent ? Nathalie, Bernard, et tous ?

— Dans une semaine, normalement. Dors.

Mais il ne dormit pas. Pas tout de suite, loin s'en faut. Il attendait et il guettait. Chacun des mille et un bruits de la nuit, d'ordinaire amicaux, propices à toutes sortes de jeux d'imagination qui ne contenaient jamais, au fond, le germe actif d'une véritable dramatisation, se transformaient au cours de cette nuit en menaces, traduisant un possible qu'il redoutait et ne contrôlait plus. Il écoutait la respiration régulière de M'man, sachant qu'avant de s'endormir elle se tournait puis se retournait au moins deux fois : elle n'avait pas bougé, couchée sur le dos. Les yeux fermés, mais non pas éteints pour autant – les yeux toujours en train de voir autre chose que la nuit légèrement roussie de la chambre. Elle n'avait pas, comme elle le faisait d'ordinaire chaque soir, retiré les bagues de ses doigts pour les poser l'une après l'autre sur la table de chevet.

Puis il dut somnoler, dériver un moment sur ces courants frontières mouvants qui séparent mal l'état de veille du sommeil, avant d'être tout à coup persuadé d'entendre véritablement des pas dans le couloir. Et il ne savait pas si Alice dormait ou non, si elle s'était ou non, tournée et retournée. Son cœur cognait, comme quand il avait peur de rouvrir les yeux après avoir trop imaginé les pigeons revenus, comme ce soir quand il avait vu la silhouette, imaginant là aussi trop fort à qui elle pouvait avoir une chance d'appartenir. Bientôt, ces battements emplirent toute la pesanteur enténébrée de la pièce, noyant même ce dernier souffle rougissant à la grille du poêle. Plus fort que les craquements dans les poutres et dans les pierres. Dehors, un oiseau cria, loin, d'un au-delà oublié, sans doute irréel, étouffé par les brouillards rampants qui léchaient la terre enneigée. Et c'étaient vraiment des pas, feutrés, sur le plancher.

Et quand le chat sauta sur le lit, avec ce petit bruit de gorge dont il avait le secret, qui n'était ni un miaulement ni une esquisse de ronron, Lou-Gaël faillit crier.

Le chat se mit à pétrir d'une patte et de l'autre l'épaisseur de la couverture – on disait qu'il « pompait »...

— Psss, appela l'enfant, tout doucement, presque pas mieux ni plus fort qu'une ordinaire expiration.

Le chat bien sûr se fit prier un peu, « pompant », se décida enfin, et il entra sous la couverture par le petit tunnel que lui ménagea Lou-Gaël ; il s'installa en rond dans le creux de son épaule où il se mit aussitôt, machine infernale, à ronronner à sa manière, comme s'il était capable de produire ce petit vacarme pendant toute la nuit.

Mais le chat ne ronronnait plus quand Lou-Gaël, éveillé en sursaut et tombé du cauchemar, se dressa assis dans le lit. Il faisait froid. C'était si noir qu'on aurait pu facilement croire qu'il n'existait plus ni dehors ni dedans :

rien qu'une nuit globale et éternelle au centre de laquelle était posé le lit.

Pourtant, il y avait une lueur. Comme de la cendre en suspension au-dessus d'un œil de braise. Une lueur qui dessinait deux murailles verticales, l'une étant le chambranle et l'autre le montant de la porte entrebâillée, entre lesquelles elle poudroyait, en provenance de l'extrémité du couloir, là-bas.

Le lit de M'man était vide.

CHAPITRE VI

Après que la jeune femme lui eut dit une fois encore de ne pas s'inquiéter, le laissant seul après lui avoir souhaité une bonne nuit, Ethan ferma les yeux et vit la mer.

Mais il n'avait pas plongé dans le sommeil et ce n'était pas un rêve. Ce n'était pas non plus, comme cela se produisait quelquefois, une de ces bouffées de souvenirs incontrôlables et incontrôlés jaillissant et crevant, telles des bulles d'air arrachées aux profondeurs vaseuses, en surface de conscience, dont l'émergence était provoquée par les effets retardataires, récurrents et totalement imprévisibles de ce qu'« ils » appelaient la *Mémoire Ouverte*. C'était un souvenir normalement inclus à sa place dans le temps du mensonge, dans l'année 1988 du mensonge, deux ans auparavant... tout simplement et *seulement* deux ans plus tôt, alors qu'il lui semblait si souvent que cette période pendant laquelle il avait rencontré le Raconteur, remontait à dix fois plus loin dans le temps. Mais le temps...

Il vit la mer. Ce n'était pas un rêve, non ; il ne dormait pas ni ne sommeillait, n'était même pas touché par les prémices diaphanes d'une grisante somnolence. Il avait juste fermé ses paupières (incapable de les garder ouvertes plus longtemps) qui pesaient lourd, brûlantes et irritées de fièvre. La fièvre, il la sentait courir et vibrer dans tout son corps, chaude à son front, bourdonnante à ses oreilles, pesante et menaçant de douleur les muscles abandonnés de ses membres. Il lui semblait qu'elle avait sournoisement attendu qu'il s'effondre et profité de son évanouissement pour l'embraser comme une torche. Elle avait su parfaitement utiliser cette défaillance du corps dans lequel elle couvait, braise noire et liquide charriée dans ses veines. Parce qu'avant, il avait su la repousser ; il suffisait de ne pas vouloir, de ne pas accepter.

Donc, il y avait la fièvre qui semblait appuyer dans son corps à l'inverse d'une pesanteur ordinaire, de l'intérieur vers l'extérieur, et démarquant ainsi les limites de son être en une sorte d'irritation provoquée par le contact avec l'invisible environnement ; il y avait la migraine en barre incandescente qui lui traversait le crâne ; il y avait la mollesse dans ses bras et ses jambes ; il y avait la douleur dans son ventre.

Et tout autour, il y avait cette maison dans la nuit, comme la nuit dans

cette maison. Le feu dans l'âtre de la cheminée avait été ravivé par la jeune femme, juste avant qu'elle lui souhaite le bonsoir et s'en aille ; elle y avait placé trois bûches sèches et tordues autour desquelles les petites flammes dévoreuses n'avaient pas tardé à s'entortiller et grandir, jusqu'à grimper très droites et atteindre presque de la pointe de leurs langues la hauteur de la poutre de chêne soutenant le manteau de pierre. Le feu projetait ses palpitantes lueurs dans toute la pièce, cassant les lignes de cet espace sur lequel elle était fermée ; il pouvait en percevoir les variations même au travers de ses paupières closes... qui bientôt se mêlèrent aux reflets et scintillements des vagues, dans les images du souvenir.

C'était la mer et le sud. Le soleil brutal mangeur d'ombres. C'était le bruit de l'eau méditerranéenne dédaigneuse de marée. Il y avait un homme assis sur le sable gris-blanc de la plage déserte, à la limite de l'humide, les pieds nus dans le gris plus foncé, que la vague ressassée, toujours la même, porteuse de débris d'algues, venait régulièrement fouetter et ourler d'écume. Un homme assis comme si depuis toujours, depuis que la vague roulait sur elle-même, c'était dans cette position et cette attitude d'attente qu'il existait, là, à cet endroit précis et pas un autre, absolument semblable à une roche. La seule roche du lieu. Comme s'il n'avait rien d'autre à faire qu'attendre ici le passage d'Ethan – et peut-être était-ce bien cela, la vérité (peut-être le savait-il pour l'avoir vu ou déjà vécu – mais il n'en dit jamais rien).

Il y avait cet homme assis face à la mer, et celui qui avait dormi à l'autre extrémité de la plage. Dès qu'il fut éveillé, Ethan vit l'homme assis là-bas. Effectivement, d'abord, il le prit pour un roc. Et encore après, comprenant qu'il s'agissait d'un être vivant, il attendit – mais l'autre ne bougeait pas. Alors, quand le soleil fut au plus haut du ciel, comme s'il avait enfin admis ou compris, que c'était tout simplement la seule chose à faire, Ethan alla vers l'homme-rocher. Ce fut lui, l'homme assis, qui parla le premier, immédiatement, avant même qu'Ethan eût achevé d'entrouvrir les lèvres pour un salut. Il dit :

— Je ne me rappelle même plus mon nom. Assieds-toi, Ethan. Ou bien il faudrait que je fasse un effort, mais ce n'est plus important. Assieds-toi.

Il s'exprimait de cette façon-là, non pas à l'aide mais à *coup* de morceaux de phrases. Il tint sans crier gare ces propos désarçonnants qui obligèrent Ethan à s'asseoir à son côté comme il le demandait, plutôt que de fuir à toutes jambes. Il l'avait appelé « Ethan ». C'était la première fois qu'Ethan le rencontrait. Il en avait pourtant vu beaucoup dans son genre, depuis des années d'errance et de petits boulots ici et là, dans une ville et une autre, au cours de cette existence de chômeur vagabond que les services groupés des polices d'état de sécurité, du travail et de la santé commençaient à traquer sans pitié. Mais l'homme n'avait pas un visage qu'on oublie. Et ce qui était certain, c'est qu'il avait moins à craindre les polices du travail ou de l'immigration que celle de la santé. Pourtant, sans aucun doute, ce n'était pas de La Maladie qu'il souffrait.

S'il souffrait de quelque chose (parce qu'en fait, il affichait une certaine sérénité), alors c'était encore plus impitoyable que La Maladie, sans rémission aucune, sans l'ombre d'une chance de guérison. Quelque chose d'irréparable.

Il avait le visage qu'on n'oublie pas dans la mesure où il ressemblait à Ethan. C'est-à-dire ressemblait à Ethan tel que ce dernier allait le devenir dans les deux années suivantes, comme s'il avait pris sur lui une certaine avance, en ayant couru plus rapidement depuis le point de départ, ou bien en étant parti plus tôt.

Ethan n'avait pas eu besoin (il n'en avait pas ressenti l'utilité) de lui demander comment, par quel hasard, il connaissait son nom. (Plus tard, dans les deux années qui suivirent, s'il fut maintes fois revisité par le souvenir de cet instant, jamais, à aucun moment, il ne s'étonna de n'avoir pas eu cette élémentaire curiosité ; à chaque fois, il se retrouvait au cœur d'une évidence indiscutable... et c'était la tentative de dépiautage du processus des causes à effets qui lui paraissait inutile.)

L'homme assis ne fit pas que cela – l'appeler par son nom. Il lui parla de sa vie, de certains événements qu'il avait traversés, auxquels il avait participé au cours de ces huit années, depuis le jour où il avait quitté son village natal de Carennac, en Quercy. Évidemment, il aurait pu évoquer ces moments-là pour en avoir entendu parler par d'autres, compagnons occasionnels d'Ethan ayant partagé avec lui ces instants – évidemment, bien sûr : mais cela n'en avait pas la « couleur », et certains détails, sans en avoir l'air, semblaient pêchés directement dans l'expérience intime d'Ethan, tels qu'il pouvait s'en souvenir lui-même après qu'il en eut fait l'effort... parce que, lui, il les avait oubliés. Mais il parla aussi de sa vie à Carennac, avant son départ sur les routes. Et combien étaient-ils à Carennac, qui eussent pu raconter à quiconque, un étranger à plus forte raison, ces choses-là sur Ethan, de parents anglais tombés, d'ailleurs, un beau matin d'un camion de déménagement pour s'installer dans une maison à l'écart du village dont les habitants mouraient ou songeaient plutôt à partir, déjà, et non à s'intéresser à ceux qui arrivaient ; des Anglais, qui plus est, sachant à peine prononcer suffisamment de français, dans un accent épouvantable, pour s'exclamer à tout bout de champ sur le beau temps.

L'homme assis au bord de la mer parla longtemps. Au fur et à mesure, son ombre grandissait, comme nourrie des mots. Son discours, cet étrange amalgame de bouts de phrases heurtées, faisait penser à une succession de maillons d'inégale grosseur, mais pourtant solidement soudés les uns aux autres et formant une véritable chaîne. Plus il parlait, plus ses yeux donnaient l'impression de voir en profondeur lointaine inaccessible pour tout autre que lui, à travers tout ce sur quoi il les posait – y compris Ethan, qui se sentait traversé comme s'il avait été de verre. Autrement dit, plus il se découvrait, se dénudait, retirait le manteau sous lequel étouffait sa folie.

Parce que se pouvait-il, *raisonnablement*, qu'il fût autre chose qu'un fou ?

Parce que se pouvait-il raisonnablement qu'Ethan, aujourd'hui, fût autre chose que ce même fou, contaminé par un virus autrement ravageur que celui de La Maladie ? Contaminé par les paroles apparemment si incohérentes, si fortement empoisonnées de séduction enivrante, si féroce ment troublantes comme peut l'être le signe de la vérité dévoilée, que prononça l'homme assis, ce jour-là.

En fait, il n'attendait d'Ethan que trois choses : la première : qu'il vienne et le rencontre ; la seconde : qu'il l'écoute ou simplement l'entende ; la troisième : et ce fut ce qui sembla tout à coup lui coûter un effort de conviction, ce qui fit brûler tout à coup dans ses yeux redevenus humains la peur de n'être pas entendu – qu'il accepte ce cadeau qu'il lui fit en lui donnant la petite fiole et la seringue – ce passage du relais, en somme. Disant :

— C'est à toi, à présent. La dose à injecter est marquée de ce trait rouge, sur le corps de la seringue. Pas davantage. Pas d'injections rapprochées de moins de deux semaines, davantage si tu peux. Un mois. On attrape vite la soif d'en savoir davantage, et ça deviendrait une soif que ce qui reste de Mémoire Ouverte dans cette fiole ne pourrait apaiser. C'est tout ce qui me reste.

Il parla. L'écoutant, Ethan ne songeait même pas à le considérer comme un vulgaire junkie au cerveau brûlé, au bout du rouleau, fou jusque dans la moelle de ses os, parce que, si « déphasé » que l'homme pût en avoir l'air, ce n'était pas à ce genre d'accroche que l'homme était garrotté. (Plus tard, Ethan se posa bien évidemment la question, après coup, retournant dans sa tête le discours de l'homme ainsi que les visions d'une mémoire insoupçonnée, réveillée par les deux injections ; plus tard, donc, mais pas immédiatement.)

Et l'homme dit :

— Je t'ai vu. Je sais que tu peux être un des nôtres. Je t'ai vu faire un pas en avant, c'est tout. Je ne sais pas si tu trouveras toi-même le maillon suivant, comme je l'ai trouvé moi en ta personne. Ça, je ne sais pas. C'est à toi de jouer. Mais sois prudent. Ils nous traquent, ils nous éliminent sans pitié. Ils ne veulent pas qu'on sache ce qu'ils n'ont sans doute pas compris eux-mêmes, ce que personne n'a compris... ou alors, simplement quelques-uns qui cherchent à utiliser la situation actuelle et les apparences. Ne gaspille pas ce qui reste de Mémoire Ouverte. Cherche d'abord ceux qui peuvent faire partie de nos rangs, et ceux qui en font déjà partie et le savent. C'est notre but. Nous regrouper, nous unir. Confronter et additionner nos mémoires pour apprendre et en savoir toujours davantage. Il y a un lieu, Padirac, rappelle-toi. Tu le connais. C'est un des points que les autres ont investi, qu'ils occupent. Méfie-toi de cet endroit. Pourtant, c'est sur ce chemin-là que tu as le plus de chances de rencontrer les nôtres : ils essaient peut-être d'y trouver des preuves irréfutables ou d'agir à partir de ce lieu.

Il se souvenait. Se souvenait que l'homme avait progressivement cessé de parler, après qu'il eut accepté la fiole de verre bleu et la seringue, sa voix de plus en plus rauque, telle une flamme qui flotte encore à la surface de la

bougie fondue, grignotant la mèche calcinée. Il l'avait cru d'abord en train de s'ensevelir dans sa folie, oublieux de lui-même comme de ce qui l'entourait, soulagé du fardeau transmis à temps de sa confession. C'était bien cela : le soulagement, le fardeau transmis, la confession, aussi imparfaite et sibylline qu'elle parût dans l'instant. Mais ce n'était pas la folie. C'était la vie morcelée qui achevait son éparpillement. Et quand plus tard, au bout d'une minute de silence installé comme une éternité après cet intarissable bavardage, Ethan comprit avec horreur que l'homme était mort assis, tête penchée sur l'épaule, les yeux grands ouverts fixant toujours l'horizon sur la mer, les pieds dans l'eau et les mains posées à plat de chaque côté de lui sur le sable, il se dressa, propulsé sur ses jambes par un vrai sursaut de terreur – ce qui vous réveille d'un cauchemar –, et s'enfuit en courant.

Il ne connaissait pas le nom de l'homme – qu'on retrouva sans doute là plus tard et qu'on emporta comme un de ces innombrables morts anonymes qui avaient fui au hasard et n'avaient pas réussi leur évasion, rattrapés par La Maladie – non pas qu'il l'eût oublié, mais parce que l'homme ne le lui avait pas donné. Il avait simplement dit qu'il était un Raconteur, ajoutant dans un de ces sourires fragiles adressé au point inaccessible qu'il fixait tout en parlant : « ... de nulle part... »

Un Raconteur.

Comme Ethan l'était devenu lui-même, à son tour, et comme il avait cru reconnaître et pouvoir en initier une autre en la personne de Lora.

Un Raconteur en possession d'une parcelle du terrible secret, de la terrible vérité. Seul à savoir, avec quelques autres (combien exactement ? il n'en pouvait même pas faire une évaluation approximative), que l'année 1990 du temps présent était un simulacre, un mensonge, une falsification. *La véritable date du véritable présent était 2045.*

N'en sachant guère plus, mais sachant cela, et convaincu, torturé par cette conviction d'échapper, tant qu'un souffle de vie lui resterait, – tant que les *vrais souvenirs* retrouvés qui s'échelonnaient sur une période comprise *entre 1995 et 2035* ne le rendraient pas véritablement fou – convaincu d'échapper à la duperie planétaire.

Et il ne se trouvait plus au bord de la mer, en compagnie du premier Raconteur mourant qui savait que cette rencontre se produirait, puisqu'il s'en était probablement souvenu grâce aux injections de la Mémoire Ouverte, comme il avait pu se souvenir de la vie d'Ethan après l'avoir reconnu au cours d'une de ces projections. Une fois encore, ce souvenir « coïncé » dans un temps de présent probable, faux et vrai à la fois, s'estompa sans qu'Ethan ait pu en tirer une bribe d'information nouvelle, les miettes de quelques données qui *l'eussent* guidé précisément sur la marche à suivre.

Il ouvrit les yeux. Dans l'âtre, le feu mourait ; la dernière bûche, tranchée en deux par la flamme, s'écroulait entre les chenets avec un petit crachotement d'étincelles. Il ne faisait pourtant pas plus froid – un autre feu brûlait toujours dans la grosse cuisinière de fonte. La fièvre coulait toujours à

son front.

Il avait donc marché jusqu'à ne plus pouvoir, en direction du seul but où aller, où il eût une chance de comprendre davantage. Il s'était effondré, une plaie au côté. Se demandant une fois de plus si quelque part, nulle part, un être humain conscient de vivre en 2045 pouvait ou non se souvenir de lui et de ce qu'il adviendrait de lui, puisque cet incontournable trou mnésique, cette amnésie de l'humanité entière, se situait en gros sur une quarantaine d'années, entre 1995 et 2035... et qu'il était censé vivre en ce moment l'année 1990. Se demandant si, pour certains, des souvenirs pouvaient franchir ce fossé noir en deçà de 1995 – dans cinq ans... Refoulant vivement ces pensées et ces énigmes insolubles qui l'avaient torturé depuis deux ans de temps subjectif.

Il avait marché, était tombé, se trouvait dans une maison, à la merci de tous et de tout, en danger. Ou même encore, ce n'était pas exclu qu'il fit courir aux occupants de cette maison, cette femme et cet enfant, par sa présence, un risque grave émanant tout naturellement de cette dangereuse situation au centre de laquelle il se mouvait, où qu'il se trouvât, quoiqu'il fit.

Et quand les deux fragments de bûche eurent cessé de crachoter leurs dernières flammèches, quand la pénombre retombée dans la grande pièce, à peine rougeoyante, lui parut à point pour la complicité, Ethan avait pris sa décision. En fait, il avait pris la décision de ne pas se laisser entraîner par une autre.

Il se leva. Il refoula l'effet étourdissant de la fièvre, qui s'abattit sur lui comme un coup de massue dès qu'il se trouva en station debout et la douleur qui lui fouaillait le ventre. Il y voyait suffisamment clair pour trouver son manteau, sa musette, vérifia que le contenu de celle-ci n'avait pas été... mais non : tout était là. Passer la bretelle de la musette en bandoulière lui arracha un gémissement ; il serra les dents et se mordit la lèvre au sang en enfilant son manteau. Il était inondé de sueur. Ne trouva pas son chapeau.

La porte donnant sur la terrasse extérieure était fermée à clef, et la clef absente de la serrure. Il fut secoué par un frisson de peur. À tâtons, il fit le tour de la pièce, parvenant miraculeusement à ne rien heurter, ne rien jeter à terre. Il trouva une autre porte qui n'était pas celle par où s'en étaient allés l'enfant et la jeune femme. Pas de clef non plus... mais la serrure n'était pas bloquée. De l'autre côté de la porte, il ne savait plus où il se trouvait. Fouilla ses poches, trouva le briquet à la flamme bleuâtre à l'aide duquel il distingua les murs d'une cage d'escalier.

Il descendit une marche, deux. Une odeur de cuir s'élevait dans le froid. Trois marches, quatre. Puis ses genoux, qu'il ne sentait plus autrement que comme deux extensions de la douleur qui lui martelait le ventre plièrent.

La lumière provenait d'une lampe de bureau à grand bras métallique, pincée sur le bord d'un plan de travail mural encombré de morceaux de cuir multicolores, d'outils, de bouteilles de teinture, de masques et de formes étranges. Il était assis dans un vaste fauteuil défoncé, face à la lumière, et ce n'était pas le visage de Lora qui se penchait sur lui, qui se relevait, une fois de

plus, mais celui de la jeune femme dont il chercha le nom pendant quelques secondes avant de s'en rappeler : Alice.

— Je ne veux pas, dit-il, mâchant ses forces disloquées, je ne veux pas vous créer d'ennuis. Et elle lui répondit :

— C'est en agissant ainsi que vous en créez.

Il voulait lui dire, lui expliquer, trouver l'énergie nécessaire à cette confession qui l'eût fait paraître fou et dangereux à souhait – alors, non seulement elle ne tenterait pas de le retenir, mais elle le pousserait dehors.

Mais ce fut elle, au contraire, qui parla. Qui le rassura. Lui dit qu'il n'avait rien à craindre, qu'il ne dérangeait pas, qu'au contraire c'était peut-être un bien qu'il fût là. Qui lui dit pourquoi elle était seule en compagnie de son fils, dans cette maison perdue. Lui dit tout cela comme si elle avait tenté de lui faire croire vraiment qu'il pouvait leur être d'un quelconque réconfort, d'une aide quelconque, lui, lui qui ne pesait rien, à peine davantage que l'enfant, certainement, quand plus tard et après avoir parlé elle l'aida à remonter l'escalier, quittant l'atelier du rez-de-chaussée dans lequel elle travaillait le cuir – et les autres le bois, la terre, peignant – comme elle lui avait tout dit en quelques phrases pour l'apaiser.

Là-haut, de nouveau allongé dans le canapé, il dit qu'il partirait dans un ou deux jours.

— Bien sûr, approuva-t-elle sur ce ton qu'on emploie pour calmer un enfant énervé et têtû.

Elle serrait autour d'elle, de ses mains aux longs doigts bagués de ces bijoux d'argent dont il avait vu un grand nombre d'exemplaires en bas, sur les établis, les pans d'une épaisse robe de chambre en lainage sombre. Elle remit deux bûches dans l'âtre. Et ce fut comme ç'avait été une fois déjà au milieu de cette même nuit.

Il ferma les yeux. Il attendait de voir la mer. Mais il vit simplement le visage de Lora, et celui de la jeune femme aux bagues d'argent. Des deux, Lora paraissait la plus vivante, la plus réelle. C'était pourtant elle qui était morte.

« Morte ! » entendit-il crier cette voix de rage pure qui lui avait fait plus mal que le coup de couteau.

La mer ne vint pas.

Quand elle se glissa précautionneusement dans le lit rafraîchi par son absence prolongée, Lou-Gaël, à côté, semblait dormir. Elle demeura sur le dos, fixant au-dessus de sa tête le plafond invisible. Au bout d'un moment, elle perçut le ronronnement du chat, sous la couverture, en compagnie de l'enfant.

Elle sourit.

CHAPITRE VII

Plus tard, Thomas Sillet, un des trois, dira :

Il faut avouer que quand Jérémie m'avait annoncé, pour Lora, je me doutais bien, déjà, de ce qui allait suivre. Je m'en suis douté aussitôt. J'ai attendu, sans trop savoir quoi dire, et lui non plus à l'autre bout du fil ne disait plus rien. J'ai fait un signe derrière moi, pour qu'ils baissent le son de la télévision qui gueulait quatre fois trop fort, comme à chaque fois que les enfants décident de commencer leur dimanche, à peine tombés du lit – c'est-à-dire vers onze heures –, en regardant, sans même avoir l'air de s'y intéresser vraiment, ces émissions débiles sur je ne sais quelle chaîne. Mais personne, apparemment, n'a remarqué mon signe de la main, parce que la télé a continué de brailler aussi fort ; alors, j'ai dit : « Attends une seconde, Jérémie, je vais te prendre dans mon bureau », mais lui : « C'est pas la peine », et après son long silence, il s'est remis à parler, c'est-à-dire qu'il a dit ce à quoi je m'attendais. Il m'a demandé si je voulais venir avec lui à la chasse au salaud – c'est ce qu'il a dit, je savais de quoi il voulait parler – et il m'a parlé pour Pipo aussi.

Je n'ai pas hésité une seconde, naturellement. J'ai dit oui. J'ai dit oui pour moi comme pour Pipo Donati, je savais bien que Pipo serait d'accord. « Merci, Thomas », qu'a dit Jérémie, puis il a raccroché ; je suis resté un moment avant de faire la même chose, avec ce vide de la ligne coupée dans l'oreille, et le combiné tout poisseux de sueur dans la main.

J'étais sûr que Pipo ne dirait pas non. En fait, ce qu'on allait faire là, c'est un peu ce qu'on aurait dû faire pour sa femme, quand elle est partie pour suivre la bande d'un de ces prêcheurs d'idioties – la secte des Marcheurs de l'Holocauste, ou un nom comme ça... il y a le mot « holocauste ». Mais enfin, ce n'était quand même pas pareil. On ne sait pas exactement ce qu'il est advenu de la femme de Pipo, on se dit qu'elle n'est pas en danger, qu'elle en aura sans doute assez un beau matin et qu'elle reviendra. On essaie de s'en convaincre. En tout cas, moi, oui. Pipo, je ne sais pas. Bref.

Jérémie Cade, c'est comme mon frère. On a tout fait ensemble, depuis qu'on est hauts comme ça, et pas seulement des bêtises. Ces choses-là – la jeunesse –, c'est comme du ciment, du béton qui ne se fendrait jamais, même pas une lézarde. Ça demeure, pour toujours, même si la vie de chacun prend

des directions différentes. Jérémie, lui, ne s'est jamais marié, par exemple. Sa famille, c'est ses parents, ses frères et sœurs. Lora. Surtout Lora, et il a fallu que ce soit sur Lora que ça tombe, ce genre d'histoire.

Comme on dit, c'était Lora la plus « débrouillarde » des trois. Elle n'avait pas attendu d'avoir l'âge ou légalement plus personne n'aurait pu le lui interdire, pour quitter la maison – et d'ailleurs, personne n'a rien fait, légalement ou pas. Sauf que Jérémie poussait de temps en temps un coup de gueule, quand il sentait qu'il ne pouvait rien de mieux, et comme il croyait probablement que c'était ce qu'aurait fait son père s'il n'était pas mort deux ans plus tôt.

Elle en a ramené quelques-uns à la maison, de temps en temps, de ses amis. Moi, je n'en ai rencontré qu'un, un certain Angelo, qui, d'ailleurs, avait plutôt l'air d'un gentil garçon... sauf que d'après Jérémie, qui me l'a dit plus tard, il n'avait que vingt-deux ans alors qu'on lui en aurait donné trente. Et ça, toujours d'après Jérémie, ça voulait bien dire quelque chose. (Je suppose que dans son esprit cela signifiait que pour paraître huit ans au moins de plus que son véritable âge, il fallait qu'il mène une vie pas très catholique.)

De toute façon, qu'elle s'y soit prise comme elle voulait, il aurait fallu qu'elle touche vraiment le gros lot, qu'elle tombe sur la perle rare pour que Jérémie ne fasse pas la grimace, a priori, dès qu'un petit ami de Lora avait franchi la porte. On lui disait des fois, Pipo et moi, quand on avait l'impression que c'était le moment de lui remettre un peu la cervelle en place, et toujours quand c'était lui qui avait lancé la conversation le premier, on lui disait sur le ton de la blague, qu'il laisse un peu sa sœur en paix. C'était une adulte, une femme. Bon sang !

Rien d'étonnant à ce qu'elle finisse par ne plus faire que de rares visites à la maison Cade. Il faut bien admettre qu'elle pouvait en avoir un peu marre, à chaque fois, des réactions de son grand frère.

C'est comme ça qu'il s'est passé du temps, et quand elle est revenue, ça a été tout le contraire du retour de l'enfant prodigue. Personne (c'est-à-dire moins Jérémie que quiconque) n'a tué le veau gras. Au contraire. S'il a eu dans l'idée, tout de suite, de tuer quelqu'un, ce n'était pas un veau, gras ou non. Ce n'était pas un animal. On lui a dit, Pipo et moi : « T'es fou, calme-toi ». Mais je me demande qui pourrait avoir la prétention de calmer Jérémie avec des mots ou des raisonnements quand il est dans un état semblable. Je ne me demande d'ailleurs rien du tout : je connais la réponse.

Qu'est-ce qui lui a pris de rentrer à la maison avec un type comme celui-là ? Déjà que les précédents, qui avaient pourtant l'air de gentils garçons, ne trouvaient jamais grâce au regard sévère de Jérémie qui se targuait de pouvoir dire au premier coup d'œil ce que valait quelqu'un. Lui, ce type-là, au premier coup d'œil, il avait *vraiment* l'air de ce qu'il était, sans l'ombre d'un doute : un détraqué. J'ai dit que je n'en avais vu qu'un, des amis de Lora, mais en fait c'est inexact, puisque je l'ai vu, *lui*, mais je me demande toujours si on peut le ranger dans la catégorie des amis, la catégorie de ceux qu'elle avait pris la

peine de présenter, auparavant, à son frère. C'était, disons, un compagnon.

Qu'est-ce qui lui a pris ? À mon sens, elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle avait déjà la tête complètement à l'envers. Pourquoi « déjà » ? C'est évident qu'elle l'avait, la tête à l'envers, et depuis un fameux bout de temps. Et puis La Maladie.

Je ne sais pas ce qui a le plus rendu Jérémie enragé : ce type, Ethan, avec sa folie qu'il avait communiquée à Lora, ou bien La Maladie qu'elle avait attrapée également – pas à son contact, car, de ce côté, il avait l'air d'être passé à travers, lui, et l'air aussi de s'en fiche complètement, contagion ou pas.

Ou alors il n'y avait pas de quoi craindre la contagion.

Je me souviens très bien d'une époque pas si lointaine (bien que les choses aient évolué tellement rapidement que trois ans prennent parfois l'allure de dix ou vingt, bon sang ! quelquefois, il se passe tellement de choses en trois ans !) où on nommait La Maladie différemment. On l'appelait par son nom, qui était une suite d'initiales de mots scientifiques. Et puis ensuite, dans le même temps où les cartes de santé ont été rendues obligatoires au même titre que tout papier d'identité infalsifiable et les cartes de nationalité, on s'est mis à dire « La Maladie ». C'était le nouveau masque de la peur psychopathique. Une espèce de recours naïf à la superstition (j'appelle ça comme ça), une tentative de protection ou d'échappatoire, en refusant de nommer le monstre, en le cachant sous ce terme vague. De la même façon que pour le cancer, on avait dit pendant longtemps « une longue et douloureuse maladie ». On ne nommait vraiment qu'*après*, quand le monstre avait fait son œuvre.

Bref, elle est donc revenue, avec ce type fou et La Maladie. Elle voulait que Jérémie les aide pour ce qu'ils avaient décidé de faire, et pas autre chose : une sorte de pèlerinage. Si c'est ça le bon terme.

Jérémie les a fichus dehors. C'est-à-dire lui, et il voulait que Lora reste là, se soigne. Mais elle est partie aussi. Avec son compagnon cinglé. Malade au dernier degré, ou presque, trop tard sans doute de toute façon pour qu'on puisse faire quoi que ce soit pour elle – mais ça on ne l'a pas dit à Jérémie. Elle a filé.

Quand plus tard il a appris qu'elle se trouvait dans un hôpital à Carmaux, il y est allé d'un trait. Il l'a vue. Il a compris. Les docteurs lui ont dit qu'elle n'était pas que malade, mais en plus droguée, si on peut dire. Parce que ce qu'ils s'injectaient, ces fous-là, n'était pas véritablement une drogue au sens habituel du terme – au sens purement médicinal, je pense que si. Enfin. Il est resté le vendredi, la nuit du vendredi au samedi, et c'est le samedi matin qu'il a revu le type : il n'avait pas filé, il attendait, rôdant dans la cour et aux alentours de l'hôpital. Jérémie l'a piqué d'un coup de couteau, mais l'autre s'est sauvé une fois de plus, et Jérémie n'a pas cherché à lui courir après tout de suite, à cause de sa sœur en train de mourir, quasiment déjà morte, dans son lit blanc.

Il était rentré le samedi soir, et ce dimanche matin, on lui avait appris le décès.

Je me suis dit : « Ça va prendre deux jours, au plus ». Jérémie savait où aller, il connaissait le but de leur voyage et il prétendait que le type ne pouvait aller que dans cette direction. En tout cas, on n'avait pas d'autre élément. Il fallait bien se dire que c'était ce chemin-là qu'on devait suivre et pas un autre. Et puis à cause de l'enterrement. Je me disais : « Jamais Jérémie ne s'en ira trop longtemps pour ne pas s'occuper du service funèbre ».

Je me trompais. Le service funèbre, il s'en fichait bien, il se fichait de tout, maintenant qu'elle était morte de cette façon-là. De tout, sauf du salaud qu'il avait blessé et qu'il voulait retrouver coûte que coûte pour lui faire payer cet enfer dans lequel il avait entraîné Lora.

Ça a pris bien plus de deux jours.

La plupart du temps, Jérémie conduisait, pourtant c'était une voiture de Pipo et Pipo n'aime guère rouler si ce n'est pas lui qui tient le volant. Mais ce n'était pas le moment de soulever ce genre d'objection, vraiment pas ! Ce n'était pas le moment d'ouvrir la bouche, en général.

Au bout d'un moment, on s'habitue au silence.

Quand Jérémie était vraiment trop fatigué, il s'arrêtait, laissait tomber ses mains, descendait de voiture et passait à l'arrière, avec les fusils. Pipo ou moi, on prenait la relève.

On disait : « Vers où, Jérémie ? » et il nous indiquait son itinéraire. On ne peut pas dire qu'on ait pris le plus court chemin, ça non. Quand je pouvais, je téléphonais chez moi, et Pipo à son garage aux heures où il savait que son ouvrier s'y trouvait. On disait la même chose : « Ça va ? » et puis : « On espère revenir bientôt ».

Finalement, on y est arrivés, à destination. C'est fou ce qu'il y a comme petites routes, on ne croirait pas, entre Albi et Padirac. On les a toutes parcourues. On a ratissé toute la région.

Et on n'était là, et on n'avait rien trouvé. Et on ne savait plus quoi penser ni quoi faire, sinon attendre que Jérémie veuille bien desserrer les dents.

CHAPITRE VIII

Puis il s'éveilla, extirpé doucement du sommeil par une série de bruits qu'il était persuadé, la veille encore, ne plus jamais entendre (n'imaginant même plus qu'ils puissent exister !), flottant au cœur d'une sensation qu'il redécouvrait presque brutalement, oubliée depuis si longtemps, au point qu'il eut le sentiment troublant de ne pas la redécouvrir mais la découvrir : une sensation de paix.

Très vite, cependant, il en perçut la fragilité. Il la sentait fuyante et modelée (si l'on peut dire) dans cette évanescence caractéristique du souvenir d'un rêve agréable qui poudroie et se disperse inéluctablement sitôt la conscience revenue. Aussi, Ethan garda-t-il le plus longtemps possible – quelques minutes – les paupières closes.

Il avait beau renouveler ses efforts, il ne se rappelait pas que les quelques *souvenirs prémonitoires* qu'il avait eus, ces effets flash des injections de la Mémoire Ouverte, fissent état d'une situation semblable, de près ou de loin, à celle qu'il était en train de vivre. D'ailleurs, aucun de ces *souvenirs du futur* ne le concernaient directement – sauf qu'il avait peut-être néanmoins entrevu la rencontre avec Lora, encore que très allégoriquement et d'une façon telle que lorsqu'il rencontra Lora, il sut que cela devait se faire et qu'elle était sans doute une des leurs ; mais il n'avait pas prévu, il n'avait rien vu de leur périple ni de l'intervention de son frère, ni de cet état dans lequel il se trouvait présentement, ni de sa mort à elle. (Ses « souvenirs » de Mémoire Ouverte, par rapport au temps réel camouflé et trafiqué de 2045 – qui devenaient donc des précognitions par rapport au temps apparent de ce faux présent de 1990 – se situaient aux alentours des années 2035, juste après le grand fossé amnésique d'une quarantaine d'années qui amputait l'histoire de l'humanité. Ce n'étaient que des visions d'ordre général, qui tournaient aux alentours d'un endroit unique : le but de sa marche.)

Ethan garda les paupières closes un moment. Il écoutait les bruits alentour et s'écoutait lui-même. Dans l'une ou l'autre de ces directions, sa perception glissait sans heurt et ne trébuchait sur aucun obstacle : la paix flottait, étale, avec d'ailleurs une sorte de force tranquille presque étrange, après le chaos des heures froides et noires précédant le sommeil. La fièvre semblait l'avoir quitté, ou alors, en tout cas, telle une armée abandonnant le champ de bataille,

comme si elle avait évacué le gros de ses troupes. La douleur n'était plus qu'un poids, ferme et rond, sur son côté gauche, avec de petits tiraillements, de légères brûlures vives s'il inspirait avec trop d'ampleur.

Il écouta la jeune femme qui allait et venait dans la salle commune. Ce qu'elle lui avait dit de sa vie, avec un naturel un rien étrange au regard des circonstances, après cette escapade nocturne lamentablement manquée, tournait et se retournait dans sa tête. En fait, elle ne lui en avait pas dit tellement, pas tant que cela, pas si extraordinairement qu'il pouvait y paraître (c'était le ton, surtout, ce ton qu'elle avait employé, ni tout à fait triste, ni tout à fait aussi fort et assuré qu'il aurait voulu paraître en avoir l'air : c'était ce ton-là qui continuait de faire vibrer ses intonations à ses oreilles). Elle vivait là avec son fils, et son compagnon, le père de l'enfant, était parti un jour pour quelque part, ce qui, d'après elle – voulait-elle faire croire –, ne signifiait pas définitivement. Elle travaillait le cuir, créait des modèles de sacs et de vêtements, surtout des masques qu'elle moulait et pétrissait dans des peausseries humides sur des formes de plâtre – et vendait le tout dans les grands magasins des villes, ou encore sur les marchés, d'un bout de l'année à l'autre, sauf l'hiver pendant lequel elle « produisait ». Elle en vivait, depuis des années. C'était pareil pour les trois autres couples qui habitaient la maison : créateurs d'objets en bois, peintres, façonneurs de bijoux. Voilà tout.

Voilà ce qu'il savait.

Se disant que ce genre de personnages, évoquant quelque chose de révolu, comme une couleur un peu fanée, dans cette idée qu'on s'en faisait maladroitement, existaient donc toujours et encore, véhiculant toujours les reliquats d'une force éternellement vive germée bien loin sous les épaisses strates du temps. Se disant qu'ils étaient toujours là, debouts, peu nombreux, certes – mais en vérité le nombre importait peu – plantés par-ci, par-là et pareils à d'indestructibles chardons, au beau milieu d'un monde et d'une société qui perdaient l'équilibre dans un grand tourbillon, une société comme étourdie par une glissade à trop grande vitesse, dérapant sur des bases qui n'offraient plus l'assise nécessaire. Donnant l'apparence – ces quelques survivants – que la débandade généralisée ne les touchait pas, que La Maladie, respectueuse de quelque mystérieux privilège à eux accordé, prendrait la peine de leur tourner autour sans les toucher...

Il entendit les chuchotements de l'enfant, et les bribes de cette conversation entre lui et la jeune femme, que sa présence étrangère et apparemment endormie sur le canapé mettait en sourdine. Ne voulut pas tricher plus avant : ouvrit les yeux, se dressa sur un coude.

— Bonjour, dit-il.

Le mot tomba sur une grimace. Non, la douleur ne s'était pas envolée par miracle. Pas plus que la fièvre, d'ailleurs, que ce simple mouvement fit courir en frisson sous la peau de ses membres, dans ses reins.

— Vous allez bien ?

Elle s'approchait, souriante, le regard scrutateur. Le gamin suivait, un chat

gris mollement abandonné dans ses bras. Ethan ressentit comme un vrai choc physique en lisant dans l'expression du garçon toute la méfiance du monde, ainsi que, sous les dehors de l'expectative, une claire hostilité. Par réflexe d'autodéfense, il comprit aussitôt que c'était avec lui qu'il devrait se forger une alliance vitale... puisque c'était lui l'ennemi.

La sensation paisible s'effrita et tomba en morceaux dans la poitrine d'Ethan.

Il se sentait sale et hirsute, poisseux. Essayant un sourire à son tour, il s'efforça de faire croire que oui, il allait bien, et c'est à l'adresse de l'enfant qu'il prononça les mots, vers lui – plus exactement en direction du chat – qu'il tendit une main. Mais le gamin ne fit pas le pas qui manquait au contact ; le chat le regardait puis ferma ses yeux jaunes avec dédain. La main si maigre d'Ethan retomba. Il lui sembla qu'elle incarnait à elle seule tout ce qui eut pu provoquer la peur dans les yeux de tous les enfants du monde.

Dehors, il faisait gris. Très froid, à n'en pas douter, derrière ces fleurs de glace qui paraissaient gravées à même la vitre des fenêtres. Ethan se voyait marchant quelque part dans cette grisaille, et le froid descendait dans son ventre.

Ils avaient tiré près de son canapé une table basse sur laquelle un plateau avait été déposé. Mais il n'avait pas faim – alors que dans cet instant qui avait suivi son réveil, paupières closes, il s'était cru capable de dévorer. Il grignota le bout d'une des tartines. Il but à petites et lentes gorgées le contenu du bol de bouillon fumant qu'Alice avait jugé préférable, dans son état, au café – mais il aurait préféré, lui, du café.

Elle lui avait parlé comme s'ils se connaissaient depuis longtemps – sans poser de questions. Des phrases banales, auxquelles il avait répondu par des phrases banales, sous le regard en allers et retours du gamin, tel celui d'un spectateur suivant la balle dans une partie de ping-pong. C'est vrai que d'une certaine façon cela lui aurait été relativement facile de croire qu'il était là depuis longtemps... avec, tout aussi aisé, la sensation d'être un intrus énorme dont le volume emplissait toute la pièce... Puis elle avait dit qu'elle devait aller travailler, ce qu'elle avait fait.

Il entendait, en bas, la musique légère qui montait d'un poste de radio, ou d'un lecteur de cassette, et parfois l'entendait, elle, qui accompagnait cette musique d'un bout de mélodie fredonnée. Quand elle chantait ainsi, le gamin levait les yeux de ce qu'il était en train de dessiner, assis à la grande table de bois noir : il écoutait, et c'était Ethan qu'il regardait du coin de l'œil.

Longtemps, Ethan prépara une amorce valable de conversation entre l'enfant et lui qui aurait brisé la gangue de plus en plus pesante du silence. Quand il crut avoir trouvé, il chercha à attirer son attention de quelque manière qui ne fût pas trop ostensiblement fabriquée (par exemple, bougea, de façon à faire grincer le sommier du canapé) Alors qu'au terme de tous ces efforts vains Ethan se préparait à ouvrir la bouche pour libérer cette phrase laborieusement préparée et choisie entre toutes, ce fut l'enfant qui parla :

— Ça fait mal, le coup de couteau ?

Assis sur le plateau de la table, le chat semblait celui des deux – entre l'enfant qui continuait de dessiner sans lever la tête et lui qui avait cessé de se lécher les pattes – qui attendait la réponse avec le plus d'intérêt.

— Ça ne fait pas de bien, dit Ethan.

— C'était un grand couteau ?

— Ma foi, j'avoue que je n'ai pas pris la peine de vérifier au centimètre près. Mais je crois que oui : c'était plutôt un grand couteau.

Lou-Gaël crayonnait hardiment.

— C'est pour savoir si votre blessure est importante, dit-il. Elle doit être plus importante avec un grand couteau qu'avec un petit.

— Je peux te dire que tout dépend de la force et de la façon dont le coup est porté.

C'était une curieuse conversation – à laquelle Ethan n'avait pas songé tandis qu'il préparait son amorçage –, mais le chat paraissait satisfait des réponses...

— Vous en savez quelque chose ? dit le garçon – crayonnant toujours et les yeux rivés à la feuille du bloc à dessins.

— J'en sais quelque chose ?

— Sur la façon de porter un coup. De vous battre. M'man dit que les chômeurs itinérants passent souvent leur temps à se battre. Et tout le monde le dit.

— Tout le monde. Tes amis ? Ceux qui vivent ici ? Nathalie, Bernard, Luc et les autres ?

Alors, Lou-Gaël leva enfin les yeux, d'un mouvement presque brutal qui attestait l'envie pressante qu'il avait de le faire depuis un moment. Sa main qui tenait le crayon s'immobilisa.

— Vous les connaissez ?

— Ta mère m'en a parlé.

Ethan raconta rapidement ce qui s'était passé la nuit. Tout d'abord, cette expression dure parut sur le point de fondre, sur les traits du garçon, puis elle revint.

— Elle m'a parlé d'eux, dit Ethan.

Il allait ajouter : « Et aussi de ton père », se retint in extremis, mais ce qui traversa le regard de l'enfant lui fit comprendre que les mots ravalés avaient tout de même été entendus.

— Vous vouliez partir ? demanda Lou-Gaël.

Incrédule. Mais quoiqu'Ethan dît, c'était pour se heurter à cette même incrédulité de l'enfant sur la défensive.

— J'aurais voulu, dit Ethan. Ça ne me plaît guère d'être là, à ennuyer le monde. J'ai du chemin à faire, je ne peux pas rester ici éternellement.

— Vous ne resterez pas éternellement, approuva le garçon. Avec une telle conviction qu'on ne pouvait qu'en sourire, pour se défendre... sourire et tenter d'expliquer, d'apaiser. De rassurer.

— Ta maman n'a pas tort, ni elle ni les autres, quand ils parlent des chômeurs errants et des bandes. Il y en a de bien tristes à côtoyer. C'est comme les loups qui sont revenus, à ce qu'on dit. Mais tu sais, peut-être qu'ils ont des circonstances atténuantes, je crois. Peut-être que ce n'est pas toujours et tout à fait leur faute, s'ils en sont réduits à ce qu'ils sont. C'est comme une autre maladie. Et puis, surtout, il ne faut pas tout confondre, tout amalgamer. Les vauriens ne sont pas tous des bandes de sans-travail, et les sans-travail ne sont pas tous des bandes de vauriens. Ça se mélange quelquefois, mais ce n'est pas une règle générale. J'en ai connu beaucoup qui ne feraient pas de mal à une mouche, tu sais. Ils savent trop bien ce que c'est que les ennuis... ils n'ont pas basculé encore de l'autre côté. Tu comprends ?

L'enfant avait écouté et de nouveau son expression butée s'était estompée. Cette fois, elle ne se réimprima point dans ses traits – son regard pourtant restait froid et suspicieux. Il dit :

— Vous en êtes un, vous.

Comme une hésitation balancée entre la question et l'évidence.

— Un vaurien ? taquina Ethan.

— Non. Un sans-travail... C'était quoi, avant, votre profession ?

— Ho ! fit Ethan dans un soupir. Plusieurs... Mais surtout photographe.

La brillance dure s'envola des yeux du garçon. Restait une autre brillance.

— Mon père aussi faisait de la photo, dit-il. M'man vous a parlé de lui ?

Et par instinct pur, Ethan répondit que non, répondit vaguement, mais cela pouvait passer pour un non.

— Il est parti un jour, j'avais quatre ans, dit l'enfant, alors qu'à peine une minute auparavant il avait encore tout de la pierre – une de ces pierres qu'on ramasse pour la placer dans le cuir d'une fronde. Mais je m'en souviens. Il est parti, mais pas pour ne plus revenir avec nous. Quelque chose l'a empêché de revenir. Les autres croient qu'il ne reviendra jamais : ils n'en parlent même plus. M'man et moi, on sait qu'il reviendra. Il a été empêché. Il a sans doute eu des ennuis, mais on le sait : il reviendra. On saura un jour ce qui s'est passé. (Il marqua un temps de réflexion qui semblait vouloir à la fois tester la crédibilité de l'homme blessé qui écoutait.) Je vous ai vu hier soir, j'étais dans le pigeonnier. Je vous ai vu arriver par les prés, et puis vous avez eu peur des lumières, c'est ça ? Vous avez voulu vous cacher... J'ai d'abord cru que c'était lui.

Il ne dit pas « mon père », ni « Claude », simplement *lui*. Après quoi il attendit.

Après quoi, Ethan dit :

— J'aurais préféré moi aussi que ce soit lui, tu sais ?

— Ça vous aurait pas empêché d'avoir le ventre ouvert, rétorqua Lou-Gaël par un trait de violent bon sens.

— Ça ne l'empêcherait pas, non, dit Ethan. Et pour la première fois, le gamin sourit.

— Comment ça se passe tes études ? demanda Ethan, ce qui était, à la

mise en forme près, ce qu'il avait concocté mentalement pour lui servir d'entrée en matière.

Lou-Gaël posa lourdement ses deux coudes sur la table, mordilla son crayon. Il dit que « ça se passait bien », qu'il allait à l'école de Labastide et suivait parallèlement des cours par correspondance, à la maison – qu'en hiver, il restait la plupart du temps à la maison. Il dit pêle-mêle qu'à l'école, c'était agréable mais qu'il préférerait autant la maison, que les autres étaient allés dans leur famille ou en ville, pour leur travail, qu'ils allaient revenir dans une semaine. Ethan lui demanda s'il aimait dessiner, et, en réponse, il se leva, il s'approcha, il montra son carnet.

Ethan feuilleta...

— Vous tremblez drôlement, dit Lou-Gaël.

Ethan referma le carnet et le lui rendit. Il regarda ses mains, les posa sur la couverture dans laquelle il était enveloppé.

— C'est bien, dit-il. Tu te débrouilles bien... Ce sont des endroits que tu connais ?

— Non, je ne pense pas, dit le garçon. J'invente. Quand je les ai dessinés, c'est comme si je les connaissais.

— Oui, souffla Ethan.

— Vous êtes fatigué ?

Ethan rouvrit les yeux. Il continuait de voir les dessins qui ressemblaient tant à cette photo, dans sa musette.

— Un peu, sans doute... Mais pas vraiment. Ça me fait plaisir de discuter avec toi.

En vérité, certains de ces dessins n'étaient ni plus ni moins que la reproduction exacte de la photographie.

Ethan hurlait intérieurement qu'il ne voulait pas. La seule qu'il eût rencontrée, c'était Lora, et elle en était morte.

— Il y a longtemps que je n'ai pas parlé avec un jeune gars comme toi, dit-il.

Lou-Gaël haussa une épaule.

— Il y a longtemps que je n'ai pas parlé avec quelqu'un d'autre que M'man ou les autres, dit-il. Jamais avec un vag... (il hésita) avec un...

— Vagabond, c'est le mot, dit Ethan. Tu as raison.

Puis il vit se figer l'expression du garçon, au seuil de ce qui était en train de naître, et la voix de la jeune femme monta derrière lui :

— Il ne vous ennue pas ?

— M'ennuyer ! protesta Ethan.

C'était redevenu très froid dans les yeux du gamin tandis qu'il regardait s'approcher sa mère.

CHAPITRE IX

Ce n'était plus pareil quand elle était là.

Quelque chose de cassé. Ou bien comme si sa seule présence eût été comparable à ces invincibles courants d'air qui viennent tracasser les figures de papier d'un mobile ; non seulement cela, non seulement le courant d'air empêchera les figures de papier de profiter comme tout un chacun de la chaleur immobile d'un après-midi d'été, mais, de plus, il emmêlera définitivement ses suspentes... Voilà comment c'était.

Voilà comment c'était dès qu'elle était là.

(Si Lou-Gaël songeait « elle » et non « M'man », cela n'avait rien de commun avec la façon qu'il avait eue de dire *lui* et non « mon père » ou « Claude ».)

C'était elle qui parlait, ou bien ce type – le vagabond. Même le chat avait quitté la table pour aller s'installer aux pieds de *cet homme* allongé comme depuis toujours dans le canapé où il avait l'habitude de se vautrer, lui, Lou-Gaël, à un moment ou à un autre de la journée, pour lire, dessiner, ou pour travailler un peu à ses cours, ou pour regarder la télévision, ou pour rien. Et voilà. Même le chat. Et quand il avait fait mine d'allumer la télé, elle avait dit tranquillement que c'était peut-être mieux de ne pas le faire, afin de ne pas fatiguer Ethan. Elle avait dit « Ethan ». (Évidemment, puisqu'il n'avait pas donné d'autre nom. Mais n'avait-il pas donné d'autre nom ? Et s'il l'avait fait, c'était bien sûr dix fois pire que s'il ne l'avait pas fait, mais s'il ne l'avait pas fait, n'empêche, est-ce qu'on va appeler quelqu'un « Ethan », comme ça, sous le simple prétexte qu'il ne possède pas ou qu'on ne lui connaît pas un autre nom ?...) « Tu es en train de devenir toqué, mon vieux ! » soufflait une petite voix qui ne plaisantait pas dans la tête de Lou-Gaël.

Ils parlaient. Et cela, personne ne trouvait que c'était un risque de fatigue pour Ethan... Ou même les silences, quand ils ne parlaient pas, avaient l'air d'être leur propriété exclusive, et lui, c'était encore à se demander s'il pouvait oser courir le risque de bouger ou de respirer. Et quand il prononçait quelques mots, lui, s'adressant à ce type, c'était elle qu'il regardait. C'était lui qu'on n'écoutait pas ou dont on donnait invariablement l'impression d'attendre une seule chose : qu'il se taise ou disparaisse.

Il ne disparaîtrait pas.

Il y en avait une qui aurait dû avoir disparu depuis longtemps, à son travail dans l'atelier où d'ordinaire elle occupait les trois quarts de ses journées, et qui était toujours ici. En plein milieu de l'après-midi. Alors, pourquoi disparaîtrait-il, lui ?... Trahi même par le chat, ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait. Il résistait.

Il occupait les lieux, résistait. Dessinant comme un forcené. Conscient (à tort ou à raison) d'être comme une boule empoisonnée qui se balançait dans l'atmosphère de la pièce, mais y puisant sa force, l'énergie nécessaire à sa détermination farouche.

Alors qu'il s'en était fallu de si peu qu'il accordât sa confiance et son amitié (c'était le mot ?) à ce type ! Mais il y avait plus grave. Parce qu'il la lui avait accordée, à *elle*, sa confiance, et bien au-delà des frontières de l'amitié, persuadé de la réciprocité. Parce qu'il n'aurait jamais imaginé, au fond, qu'elle puisse parler de la sorte, avec cette espèce de calme tranquille – presque du détachement –, de sa vie à un type surgi dans la nuit avec une plaie au côté. Parler de cette manière et raconter les jours accumulés dans une commune patience, dont il s'était cru copropriétaire, en somme.

La petite voix pincharde ne le menaçait plus de devenir toqué : elle affirmait qu'il l'était : c'était fait.

Il aurait volontiers poussé des cris, voire des hurlements. Ou sauté sur la table à pieds joints, piétinant tout ce qui s'y trouvait. Ou étranglé le chat. Ou se serait roulé par terre en mimant ce qu'il avait vu une fois dans la cour de l'école, quand Valérie Lacaze avait été foudroyée par cette crise d'appendicite.

Il faillit le faire – hurler – quand elle se pencha une fois de plus sur le type pour changer son pansement. Ce qui l'en empêcha fut le regard du type, précisément, qui ne quitta pas le sien pendant tout le temps de l'opération, et auquel il fut incapable de se soustraire – incapable même de glisser le moindre coup d'œil furtif en direction de la plaie, ce qui tout de même devait être fascinant et « intéressant ». Ça devait le faire souffrir, sans aucun doute, à cette façon qu'il eut de s'accrocher à lui avec ses yeux, comme s'il griffait ; à cette pâleur ; à cette sueur en grosses gouttes qui lui coulait sur le front – et qu'elle essuya, qu'elle épongea, pour finir, d'un geste exactement semblable à ceux qu'elle avait eus pour lui, l'année dernière, le premier jour de sa jaunisse.

Ça devait être douloureux, car lui-même il eut mal, et c'était sur son ventre que se promenaient les doigts de feu de sa mère.

Plus tard, le temps se leva ; cela fit une trouée claire dans les nuages soudainement remontés, mais il ne s'agissait visiblement que d'une courte accalmie, rien en quoi il fût raisonnable d'espérer. Un mensonge. C'était le temps du mensonge.

Elle lui demanda d'en profiter pour aller chercher des bûches sous l'avancée du « bolet », dehors. Cela faisait partie de ces tâches quotidiennes, à plus forte raison de ce pacte d'entraide qu'ils avaient tacitement conclu depuis

le départ des autres ; pourtant, il trouva que le coffre à bois de la cuisinière était encore bien plein, et la réserve pour la cheminée aussi. Mais il s'exécuta sans discuter... Se surprit à traîner sur la terrasse extérieure, l'oreille un peu trop tendue vers la porte refermée... et cela produisit comme une véritable petite implosion sonore de honte, dans son cerveau : quelque chose dont il ne se serait jamais cru capable. Il fila en courant et faillit dévaler toute la hauteur de l'escalier sur les fesses. En plus de la honte, il avait peur. Tout en chargeant de bûches le creux de son bras recourbé, il essaya de croire que l'air vif et lui seul, et rien d'autre, noyait ses yeux de piquantes humeurs. Il appela mentalement les loups au secours, pour faire diversion. Les hardes et les cohortes de loups dont la peur, après un siècle au moins d'assoupissement, revenait galoper dans la tête des enfants... Il appela les loups de toutes ses forces.

Comme prévu, nuages et brumes retombèrent. Quatre heures après midi, c'était déjà le soir. Lou-Gaël ne résista pas plus longtemps.

— Je vais au pigeonnier, dit-il.

Appela le chat qui ne vint pas, claqua un peu fort la porte derrière lui. Puis la rouvrit. Cette fois, il était bel et bien toqué. Il dit :

— N'est-ce pas, M man, que P'pa reviendra ?

Il attendit que l'effet produit par l'abrupte interrogation s'estompe sur le visage d'Alice. Il attendit le sourire, le hochement de tête, et comme elle ouvrait la bouche pour répondre, referma la porte sans la claquer cette fois.

Là-haut, accroupi au centre de la pièce, dans le froid qui l'enveloppait, les yeux fermés, il appela non plus les loups mais les pigeons. Qui ne vinrent pas. Bien entendu. Comment auraient-ils pu traverser dans cette nuit maintenant descendue d'un ciel à ce point hermétiquement clos ?

Mais cette peur espérée qui lui aurait au moins fourni un alibi pour dénouer le nœud de sa gorge et libérer ses larmes, cette peur salutaire, ne vint pas davantage. Ni elle ni le bruit des battements d'ailes des pigeons. Rien.

Sauf, quand il ouvrit les yeux, la décision prise et inébranlable, irréfutable, de ne pas dormir de la nuit.

Elle crut d'abord qu'il attendait qu'elle s'explique. Mais non. Certainement, non. Il prenait ce qu'on lui donnait, c'est tout, n'en demandait pas plus. Alice comprit que toutes les explications qu'elle pouvait fournir ne seraient jamais que du bavardage, à seule fin de remplir un grand vide, que ce vide était en elle bien avant que l'homme blessé ne fasse son apparition, et que cela n'était ni plus ni moins que le besoin de parler à quelqu'un. Pas n'importe qui : quelqu'un qui ne savait pas. Un interlocuteur anonyme, très simplement, autour de qui elle pût tresser les mots à sa convenance, sans le souci d'être interrompue et rejetée à sa vraie place en croisant le regard du doute, de l'incrédulité, ou pis encore, de la pitié.

Ce qu'elle n'avait jamais pu faire une fois, une pauvre, bienheureuse et unique fois, depuis qu'il était parti. Jamais.

Alors, ce n'était que cela.

Parce que tout simplement aussi ça ne pouvait pas être autre chose. Parce qu'elle avait d'abord pensé « un mois », puis « six mois », puis « un an », puis « deux, trois ans », et qu'à présent songeant « quatre ans » après l'avoir dit une première fois à ce témoin nouveau, c'était brutalement insupportable.

Il lui fallait le dire et le dire encore, écoutée par cet homme qui ne savait rien, afin non pas de s'en convaincre elle-même mais de permettre à cet homme d'être témoin de sa conviction. Pour que cette conviction existe ailleurs qu'en elle-même, existe aussi et surtout dans les yeux du témoin. Par lui renforcée et brûlant en elle d'une nouvelle flamme.

Et lui, Ethan, tout ce qu'il dit d'une voix que la fièvre rendait molle, ce fut :

— Le gamin lui aussi en est persuadé.

Et Alice, sur un ton de presque agressivité :

— Il n'a pas raison ?

— Bien entendu, dit Ethan.

Elle se tenait debout devant la cuisinière, à demi tournée vers lui, à demi surveillant la cuisson de quelque chose. Elle poussa la casserole sur un coin de la plaque de fonte brûlante, et le torchon qu'elle avait utilisé toujours en main, elle s'approcha. Elle s'assit très naturellement sur le bord de la table basse. Elle dit :

— Nous nous entendions très bien, vous savez ? Nous nous aimions. Il avait été un peu surpris... je veux dire... désarçonné... oui, en quelque sorte : désarçonné est le mot... par la naissance de Lou-Gaël. Mais ce n'est rien que le traumatisme de la paternité... Nous avions appelé ça comme ça. (Elle sourit pour elle-même et pour le souvenir de ces instants-là ; ne lui demanda pas s'il pouvait comprendre ce qu'elle voulait dire.) Mais par la suite, tout allait bien. Ce n'était pas un homme très expansif. Seulement, je le connaissais bien. Il n'avait pas besoin de l'être. Vous comprenez ? Nous pouvions parler par la pensée... Oh ! je ne veux pas dire par télépathie, ces choses-là... C'était, oui... c'était comme ça. Il n'était pas du genre à s'en aller pour ne plus jamais revenir. Je veux croire qu'il est encore vivant, pour Louga et pour moi. Pour lui. Mais je ne le sais pas. Je veux croire qu'il ne lui est rien arrivé de... dramatique. Il n'était pas malade, nous suivions régulièrement tous les examens de dépistage. Il n'était pas... Je veux le croire, mais je ne sais pas ce qui s'est passé, ce qui se passe, c'est tout.

C'était aux yeux d'Ethan que les larmes brillaient, à cause de cette femme qui parlait sur un ton et avec une force intérieure semblables à ce que savait exprimer Lora. Et parce que dans les yeux de la femme, il n'y avait pas de place pour les larmes.

— Vous le voulez vraiment ? dit-il dans un souffle.

Après, lorsqu'elle y repensa, Alice se dit que c'était à travers cette interrogation qu'il avait abdiqué – qu'il avait décidé ou avait été obligé d'avouer comme une délivrance sa folie. Ce qu'elle prit pendant un temps pour de la folie.

Son fardeau.

Elle acquiesça en silence.

— Qu'est-ce que vous faites ? lança sur un ton badin, comme s'il se moquait de la réponse et pensait à autre chose, Lou-Gaël revenu de son pigeonnier.

Et refermant la porte sans la claquer, très calme, comme lavé par une petite heure de retraite solitaire dans son domaine de la tour de cet énervement bizarre dont il avait fait preuve tout au long de la journée.

Elle dit que rien, ils parlaient. Ethan ferma les yeux, bouillant de fièvre.

— Peut-être qu'il va neiger, pronostiqua Lou-Gaël en fanfare. Peut-être qu'il va tomber tellement de neige qu'on sera bloqués ici pendant un mois, comme cette fois quand j'étais petit, quand P'pa et Bernard faisaient des tunnels devant les portes.

— Ce n'était pas véritablement des tunnels, corrigea Alice, redressée et retournant au fourneau.

— Je me rappelle bien de P'pa en train de faire des tunnels, même si ça n'en était pas des vrais, dit l'enfant.

— Tu as vu ça très grand, prononça lourdement Ethan sans ouvrir les paupières.

Lou-Gaël fit trois pas rapides, à grandes enjambées, arracha le chat stupéfait à son sommeil et le tint serré contre son épaule.

— Des tunnels, s'obstina-t-il. Je me souviens très bien. Vous, vous ne pouvez pas.

« Évidemment », songea Ethan. Ses lèvres se décollèrent, sèches, en un rapide sourire. Il n'y avait là rien de drôle.

Il demanda à boire un peu d'eau, avala une gorgée tout en imaginant la neige qui risquait de l'empêcher définitivement de poursuivre son chemin.

CHAPITRE X

Et Jérémie Cade dira, lui :

Le samedi précédent, je lui avais flanqué ce coup de couteau qui l'avait bien touché – j'en étais sûr.

Presque une semaine ! et ça me paraissait à la fois très court et terriblement long.

Et maintenant, je me demandais : « Pourquoi ici ? », je n'étais plus certain de rien. Sauf d'une chose, je crois : c'est peut-être comme ça qu'on devient fou, qu'on perd les pédales. On dirait bien que tout le monde, sur cette terre, doit perdre les pédales à un moment donné, et que c'était de cette façon-là que ça devait m'arriver à moi... Ou alors c'était de se dire cela qui était le signe que quelque chose ne tournait plus rond.

Mais je me demandais : « Pourquoi ici ? », et la chose dont j'étais sûr c'est que je n'avais plus aucun élément de réponse crédible. Tout ce qui restait, c'était la voix de Lora, quand elle était revenue à la maison avec ce type, et qu'elle n'avait que ce mot-là à la bouche : Padirac. « Viens avec nous à Padirac, Jérémie ! » Parce que d'après elle, c'était là-bas – ici – qu'ils trouveraient je ne sais quelle preuve de la véracité de ce discours cousu d'inepties qu'ils tenaient. Oh ! Bon Dieu !... Elle n'avait pas inventé ça toute seule, évidemment. C'était l'autre. Il lui aurait dit « Tombouctou », elle : « Viens avec moi à Tombouctou, Jérémie ! » Naturellement, ce n'était pas « avec moi » qu'elle disait, mais « avec nous ».

Et voilà, à présent.

Pourquoi est-ce que je leur avais demandé de venir avec moi ? Sous le prétexte qu'on avait partagé depuis toujours un tas de choses ? Ou parce que je ne me sentais pas la force d'engager cette partie tout seul ? Ça n'avait pas été, loin de là, une partie de plaisir.

Ils ne parlaient pas – même Pipo, pour qui c'est vraiment un tour de force de tenir sa langue – et ce n'est pas difficile de comprendre pourquoi. D'abord, bien entendu, ils n'avaient pas osé, ou ne savaient pas quoi ; ensuite, quand ils s'étaient décidés, c'était moi qui n'avais pas le cœur de répondre, ou qui n'écoutais même pas : ce qui fait qu'ils l'ont fermée. Et alors c'est moi qui n'ai plus trouvé quoi dire, au fur et à mesure que les jours passaient. Je savais bien qu'ils n'avaient envie que d'une chose : rentrer chez eux, retrouver leurs

affaires et leur famille.

Dès le premier jour, en fait, ils n'y croyaient pas. Ils faisaient semblant pour me donner l'occasion de leur donner l'impression que moi, au moins, j'y croyais.

Je m'en fichais, de Padirac. Je cherchais un homme blessé d'un coup de couteau, à qui j'avais crié l'accusation de meurtre de ma sœur, quand je l'avais frappé. Je me disais que touché tel qu'il l'était, je ne serais pas long à le retrouver.

Peut-être qu'il est mort. Qu'il n'a pas fait le quart ou le dixième du trajet de Carmaux à Padirac.

Peut-être qu'il n'a jamais eu l'intention de fuir dans cette direction-là.

Personne ne l'a vu, personne. Personne n'a vu « notre ami qu'on recherche et qui a été blessé par des vauriens vagabonds ».

On a été arrêtés et contrôlés quatre fois par des patrouilles policières. En règle. Des chasseurs qui rentraient chez eux. Aux policiers, je n'ai pas demandé s'ils avaient vu un homme blessé... Et finalement, j'aurais peut-être dû.

Alors j'ai dit :

— D'accord. On rentre, les gars.

Et ni Pipo ni Thomas n'a protesté. Depuis le second jour, au moins, ils n'attendaient que cela, et pas un n'avait osé le suggérer lui-même : ils avaient suivi. Là, ils regardaient comme moi la ville, dans laquelle nous nous étions simplement contentés de faire la tournée de deux ou trois hôtels.

On est allés au Gouffre. C'était difficile de rester plus de cinq minutes dans cet endroit abandonné, lugubre au possible. Je ne saurais dire depuis combien de temps l'exploitation touristique du site est interrompue, pas très longtemps, en fait, mais cela semble remonter à des dizaines d'années.

— Bon, j'ai dit. Bon, les gars...

J'aurais voulu parier, et qu'eux aussi se remettent à parler, maintenant. Mais il faut croire que nous avons tous pris l'habitude du silence.

Thomas a dit :

— Tu sais, Jérémie, si ça se trouve, il est mort au bord d'un fossé. C'est fini.

C'est fini, oui.

On a repris la route, Pipo au volant.

Et quand il a fait noir, sur cette neige crasseuse, on ne savait plus quand on trouverait un hôtel pour passer la nuit – aucun d'entre nous n'avait le cœur de rouler d'un trait jusqu'à l'aube. Alors dans le premier bled venu, nous nous sommes arrêtés. Il y avait une auberge. Ça s'appelait Nozès. Un trou perdu, comme une bonne centaine du genre que nous avons ratissés ou traversés depuis presque une semaine.

CHAPITRE XI

Lou-Gaël s'efforça consciencieusement de ne pas attirer l'attention sur lui, à défaut de passer tout à fait inaperçu, pendant toute la soirée. Ce qui n'était pas si simple et il devait pour cela faire glisser (en quelque sorte) son attitude le long d'une ligne médiane imaginaire qu'il tentait de concevoir et de visualiser mentalement, sans déborder, sans déraper, ni au-delà et encore moins en deçà du juste milieu. Se montrer trop « sage » aurait été tout aussi suspect après cette électrisation qui l'avait fait vibrer durant la journée. Il se comporta simplement comme si une petite heure de méditation en solitaire dans le pigeonnier l'avait aidé à brûler un excédent d'énergie qui n'aurait pas trouvé auparavant une occasion propice à l'envol.

Quand on s'adressait à lui (on le fit peu et il n'en montra pas de ressentiment), il répondait. Une fois, Ethan lui reparla de ses dessins, abordant le sujet par des compliments puis poursuivant en demandant encore comment et où il avait puisé son inspiration, notamment pour l'illustration de ces gouffres habités par de petites silhouettes qui semblaient s'agiter dans des entrelacs de structures métalliques très science-fictionnelles. Lou-Gaël, patiemment, répondit à l'homme fiévreux qu'il n'en savait rien, que c'étaient là des inventions, ou bien qu'encore, probablement, il avait lu ce genre de choses dans des bandes dessinées, des romans d'aventures mystérieuses, ou les avait vues dans des feuilletons télévisés. Ethan parut se satisfaire de la réponse – quoiqu'il fût difficile de dire si la question qu'il avait posée traduisait de sa part un véritable et sincère intérêt, et, subséquemment, toute réponse fournie : son principal souci semblait bel et bien ailleurs, tout entier personnel et physique : son visage était plus creusé que jamais, pâle sous la barbe et marqué par les taches rubescentes de la fièvre aux pommettes, ses yeux si profondément enfoncés dans leur orbite que leurs paupières ouvertes ou fermées ne changeaient rien ; ses gestes rares étaient lourds et imprécis ; pour tout repas, en dépit des encouragements inquiets d'Alice, il n'avalait que trois gorgées de soupe... et encore, après cela, poussa-t-il un long soupir épuisé.

Lou-Gaël suivit d'un œil apparemment détaché, mais qui ne perdait pas un détail, le déroulement de la soirée. La satisfaction de se découvrir maître d'un tel double jeu provoquait d'agréables picotements dans toute sa

personne. L'inquiétude d'Alice au sujet de l'homme blessé ne pouvait passer inaperçue, et quand l'enfant croisait son regard, il se sentait gagné très normalement à cette longue connivence depuis toujours liée par une certaine densité de silence entre la mère et le fils : il savait faire passer dans son propre regard une même inquiétude, piquée d'une pointe d'encouragement qui la maintenait sous le seuil de l'alarme – et faisant cela, il mentait.

Au creux de lui, Lou-Gaël se faisait l'effet d'un de ces personnages de roman d'aventure qui est tombé par mégarde dans des sables mouvants. Ce qui bien entendu ne lui était jamais arrivé dans la vie réelle. Mais il savait que dans les histoires, il est toujours recommandé au malheureux de ne pas bouger, de bouger le moins possible, car il est bien connu que plus vous vous agitez dans les sables mouvants, et plus vous êtes aspiré rapidement. Voilà dans quelle situation psychologique se trouvait Lou-Gaël. Dans ses propres sables mouvants internes, il était comme le malheureux des histoires : accroché ou tendu vers une liane salvatrice en attendant qu'on le hale. Et sa liane était cette décision prise de ne pas dormir de la nuit, pour veiller.

Cette sacrée petite voix affirmant dans un coin de sa tête qu'il était devenu touché ne s'était pas tue. Il savait bien qu'au fond tout ceci dégageait une sale odeur – de celles qui s'élèvent d'un endroit caché où un animal est venu crever, qu'on met du temps à découvrir, si on y parvient avant les bestioles nécrophages ou les corbeaux : et alors, soulagé d'avoir trouvé cette source puante, on n'en a pas moins un vilain haut-le-cœur... Il savait bien. Mais il n'avait pas trouvé de meilleure liane à laquelle s'agripper pour s'extraire des sables mouvants...

Il ne demanda pas à regarder la télévision, et quand Alice suggéra d'aller se coucher, il s'exécuta sans rechigner (M'man dut prendre cela pour une belle attitude responsable). Moins de dix minutes plus tard, elle l'avait retrouvé dans la chambre. Il ne pouvait décemment pas feindre de s'être déjà endormi. Il la suivait des yeux. Elle s'approcha du lit, s'agenouilla comme chaque soir, exécuta les gestes quotidiens de cet instant-là, pinçant la couverture qui n'avait pas besoin de l'être, caressant le front de l'enfant qui pensait, croyait, ne plus avoir besoin ni mériter ce geste-là – elle ne fit qu'exécuter ; elle n'y pensait pas.

Et c'est à l'enfant qu'elle dit, murmura :

— Il ne va pas très bien.

— Qu'est-ce que tu penses ? demanda-t-il.

Elle fit une moue rapide, dubitative, soutint un instant le regard de l'enfant, puis regarda ailleurs, nulle part.

Elle dit :

— Je ne sais pas, Louga. Peut-être aurait-il fallu appeler le docteur Mornes, malgré tout ?

Il chercha un sens vrai et précis à ce « malgré tout ». Cela signifiait bien sûr qu'Ethan ne voulait pas entendre parler de docteur et l'avait fermement fait savoir : il ne voyait rien d'autre. Il ne voulut croire à rien d'autre qui tint

réellement debout.

— Je l'appellerai, dit-elle en se redressant, non pas qu'elle attendît de sa part un commentaire, une approbation à cette décision, mais plutôt pour se prouver à elle-même qu'elle l'avait prise et devrait donc n'y point manquer. Je le préviendrai, si cela ne va pas mieux.

Il ne répondit pas. Puisque *personne* ne s'attendait à ce qu'il le fît. Il la regarda qui se couchait tout habillée, s'engouffrait sous sa couverture sans même avoir retiré le gilet qu'elle portait sur son pull – simplement ses bottes d'intérieur, comme il l'avait vue se coucher plus d'une fois, pour veiller et non pas dormir, quand il était lui-même ébouillanté par la fièvre d'une quelconque bronchite – ou cette fois où Clau... P'pa s'était cassé le pied, avait passé lui aussi la première nuit sur le canapé de la grande salle, avant que le docteur Mornes, le lendemain, décide de l'envoyer se faire remettre les os en place et poser un plâtre à l'hôpital. Évidemment, jusqu'à présent, personne ici n'avait pris un coup de couteau douteux dans le ventre...

Une demi-heure plus tard, il feignait si bien (ou si mal ?) qu'il se sentit réellement sur le point de glisser dans le sommeil, plus rapidement et plus facilement que cela ne lui arrivait jamais.

Les gémissements lointains, comme des plaintes arrachées à la nuit même, la tirèrent en sursaut de la somnolence dans laquelle elle avait glissé. L'instant d'après, Alice était assise dans son lit, moite d'une transpiration sur laquelle la fraîcheur de la chambre souffla comme une haleine grise. La lampe était toujours allumée, sous son abat-jour de macramé laineux. Il était un peu plus de minuit à la montre d'Alice. Elle jeta un coup d'œil vers Lou-Gaël, qui, tourné vers l'autre mur, dormait. La bouche ouverte d'Alice pour le réveiller se referma.

La plainte n'avait pas cessé ; simplement, elle prenait de l'ampleur et retombait. Ce n'était même pas une plainte, et cent fois moins qu'un cri. Elle se leva pour se précipiter. Passé la porte, elle revint sur ses pas et chaussa ses bottes ; son second départ était un peu moins silencieux, à cause des talons. Une fois le bruit des talons fondu au bout du couloir, et la sonorité changée marquant le passage du carrelage au plancher, Lou-Gaël se retourna d'un bond dans son lit. Depuis plus d'une heure, à ce qui lui semblait, il entendait, lui, les gémissements : pour ne pas désamorcer la machine infernale qu'il s'imaginait avoir remontée, ce piège qu'il croyait avoir tendu, il n'avait pas bronché, surtout par réveillé M'man qui veillait si mal...

Sous ses pieds nus, tandis qu'il enfilait fébrilement son pantalon, le sol semblait carrelé de glace pure. C'était normal, sans aucun doute, comme si le terrain inconnu sur lequel il s'aventurait – inconnu et défendu, prohibé, certainement pas adapté aux pieds d'un enfant – ne pouvait qu'être fait de froidure.

Il était debout, flageolant, plié en deux, appuyé d'une main à l'accoudoir du canapé. En vérité, ce qui s'échappait de sa gorge n'était ni une plainte ni

même un gémissement – en tout cas, pas vraiment, pas uniquement cela. C'était surtout sa respiration, grinçante et basse à l'inhalation, douloureuse et sourde, deux tons au-dessus à l'expiration. Il s'était dressé dans son sommeil ou cet état qui s'en approchait le plus et dans lequel il se trouvait : une sorte de délire qui ne se maintenait plus à la conscience que par quelques fils distendus d'une élasticité toute relative, toute arachnéenne.

— La neige, dit Ethan. La neige ! éructa-t-il comme un appel au secours dans le fatras de cette respiration désordonnée et bruyante, quand il vit la jeune femme.

S'il la vit réellement. Ses yeux trop grands ouverts, écarquillés, n'étaient pourtant que deux minces lueurs brûlées perdues au fond d'immenses cavités sombres.

— Il n'y a pas de neige, dit Alice.

En fait, elle n'en savait rien ; elle n'avait pas pris la peine de regarder au-dehors, et le silence noir au-delà des vitres et derrière les volets était bien de ceux qui tombent et s'épaississent lentement au rythme des sournaises averses nocturnes de gros flocons.

— Je ne tiens pas à être bloqué ici plus longtemps par la neige, dit Ethan.

Il s'exprimait distinctement et sensément, même si les mots qui tombaient de ses lèvres craquelées paraissaient eux aussi ourlés d'une mauvaise gangue noirâtre de vieille salive, comme il en pesait des traces, en plaques, aux commissures. Quand elle le saisit par les bras (elle frissonna tant la maigreur était dure, osseuse, sous ses doigts), il fit une tentative de résistance... vite balayée par la simple pesée qu'exerça la jeune femme. Elle dut le soutenir pour l'empêcher de *tomber* dans le canapé. Il avait rejeté sa couverture dans laquelle il s'était entortillé les pieds – si l'entrave n'avait pas réussi à le jeter à terre, elle l'avait au moins empêché d'avancer, d'aller plus loin que cette précaire station debout, pas même franchement verticale, bancale, mais qui l'avait stabilisé sur le bord de la chute.

— Il n'y a pas de neige, dit-elle. Vous n'êtes pas bloqué ici et vous ne le serez pas. Vous partirez quand vous voudrez, vous le savez bien... quand vous le pourrez. Il vous faut du repos. Il vous faut un docteur.

Au mot « docteur », il tressaillit, se redressa – tenta de le faire : elle n'eut pas à appuyer beaucoup contre son torse pour l'en empêcher et le maintenir assis, écroulé, dans l'angle du canapé.

— Pas de ça, dit-il. Pas de docteur, je n'en ai pas besoin, je ne veux pas. (puis, comme s'il s'agissait de la suite logique de la phrase), il dessine ce qui est, ce qui existe. Ce que j'ai vu à travers les flashes de Mémoire Ouverte.

— Ne vous agitez pas. Je vous en prie.

Mais il n'était pas agité, il était même tout le contraire, et tout à coup très calme, en entier contenu dans cette voix qui, si elle énonçait des propos apparemment incohérents, le faisait distinctement, chaque mot, chaque syllabe détachée, claire.

— Vous ne me croyez pas immédiatement, dit-il. Mais je pense que je ne

pourrai pas aller là où je dois, je n'en aurai pas la force, pas le temps. Je suis en danger et vous l'êtes aussi, et l'enfant aussi, peut-être, si vous me gardez ici. Ce n'est pas une bande de chômeurs qui m'a attaqué. Je suis responsable de la mort d'une femme... mais je vous en prie : croyez-moi, ce n'est pas entièrement ma faute. Elle était malade, déjà. La Maladie. Elle a réagi trop brutalement à la Mémoire Ouverte. Je ne sais pas ce qui l'a tuée vraiment. Vous ne me croirez pas tout de suite... plus tard.

— Qui êtes-vous ? demanda Alice. Pourquoi seriez-vous responsable de la mort de cette femme ?

C'était davantage pour l'apaiser (alors qu'il ne donnait certainement pas l'impression d'en avoir besoin, qu'il avait plutôt l'air lui-même de poursuivre ce même but à son endroit) que pour véritablement poser des questions. Elle n'attendait pas d'autre réponse que le calme et le silence, et cet embrasement de folie qui finirait bien par s'éteindre.

— Un Raconteur, dit-il. Rien d'autre. Ce n'est pas pour lui que je parle – Lou-Gaël. Pas pour lui. Il raconte avec ses dessins, c'est tout, je ne veux pas être celui qui le réveillera. Pas un enfant ! D'abord une femme, ensuite un enfant ? Il disait que nous étions partout, mais... Non. Et les autres finiront par me retrouver, mort ou vivant, sans doute. Mais sûrement avant que je touche au but, si c'est le but. S'il vous plaît, donnez-moi ma musette. Je veux vous donner quelque chose. Je vous l'aurais laissé avant de partir. Je n'en ai plus besoin. Vous vous souvenez ?

— Si je me souviens ?

— Oui... Vous avez dit : « je crois qu'il reviendra, mais je ne sais pas ce qui est arrivé, je ne sais pas ce qu'il en est ». Je vous ai demandé si vous vouliez savoir. Vous avez dit oui. Vous avez dit oui, n'est-ce pas ?

Elle approuva d'un mouvement bref de la tête.

— Donnez-moi ma musette, s'il vous plaît.

Elle chercha l'objet des yeux, le vit, avec le manteau, sur une chaise à quelques pas : sur le manteau dormait le chat gris.

Il n'avait pas besoin de s'approcher trop, de se coller à la porte entrouverte. Rester planté à quelques pas dans le couloir suffisait. Dans le mode d'emploi de la machine infernale mise en marche par Lou-Gaël, il était bien spécifié que la preuve (ou le danger) viendrait du silence, que la trappe claquerait trop tôt si elle se refermait tandis qu'ils parlaient encore. Des dizaines et des dizaines de feuilletons télévisés rendaient tout à coup parfaitement plausible l'utilisation de la machine infernale conçue par la crainte puis l'angoisse d'un enfant de huit ans, et légitime, compréhensible, son attitude d'espion silencieux à l'affût dans le couloir. L'important n'était pas qu'il comprenne ce qui se disait dans la pièce, mais qu'il entende. L'important était qu'ils parlent encore et encore et encore : c'était ce qui empêcherait de s'abattre le couperet.

Il aurait tant voulu que se taise la petite voix qui psalmodiait en ricanant dans sa tête son accusation ricanante. Tant souhaité, au fond, que jamais ne se

déclenchât le mécanisme de la machine infernale. Il aurait tant voulu n'être pas allé désormais si loin, trop.

Alors, tandis qu'une bouffée de chaleur dépitée et rageuse montait à ses joues et étincelait dans ses yeux, Alice comprit de quoi il était question, qui il était. Elle eut cette certitude, d'une effrayante banalité. Rien que cela ! Rien d'autre qu'un drogué en manque de poison, que la dépendance et un coup de couteau étaient en train d'assassiner.

Et lui, Ethan, comprit ce qu'elle était en train d'imaginer, de conclure. À n'en pas douter, il avait même prévu sa réaction. Il eut un sourire fragile, brisé. Dans sa main qui tremblait, il tenait – ou présentait – la petite fiole de verre bleu, la seringue. Il dit :

— Non... Oh, non ! S'il vous plaît, ne croyez pas ça.

Elle se débattit :

— Je ne veux rien croire. Je m'en fiche, vous entendez ? Je ne veux rien savoir, je ne veux rien...

— Pas pour moi, dit-il. Pas ce que vous pensez. Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

Alice recula d'un pas. Elle le regardait, son visage émacié au regard calciné, elle regardait sa main péniblement levée et tendue en offrande, avec dans la paume cirreuse la fiole et la seringue.

— Pour... moi ? Je n'ai jamais...

— Pour vous. *Vous*. Votre fils et aussi... et lui, *lui*, aussi. Vous voulez savoir ce qui s'est passé. Peut-être que c'est un moyen.

Il était fou. Rongé par la faiblesse et la fièvre. Il était fou et il disait maintenant :

— Je peux le faire pour vous. C'est un moyen. Un moyen de voir dans le passé. Un moyen de voir des événements passés qui vous feront peut-être comprendre ce qui s'est produit ou se produira. Ce passé-là est aussi l'avenir. Le temps est truqué. Si vous voyez un événement de votre avenir dans lequel il est là, revenu, c'est parce que c'est aussi le passé d'un autre temps. Nous vivons en 2045, pas en 1990, comme on le croit. Voilà la vérité... Acceptez. Vous ne me croyez pas, vous ne me croirez pas tout de suite, et pourtant votre fils est peut-être un des nôtres, un doué de mémoire. Il dessine des endroits qui existent pour tromper. Je vous en prie, écoutez-moi... C'est 2045 et très peu sur cette terre le savent. Parmi ceux qui le savent, un certain nombre a choisi de se taire et d'en profiter, pour des raisons que nous ignorons, qu'il faut trouver. Car parmi ceux qui savent, une partie a choisi par contre de réveiller tous ceux qui dorment, ils cherchent à comprendre, ils racontent cette histoire, ils se regroupent et ils confrontent leurs informations. La terre entière est endormie dans une perception temporelle qui triche et nous fait croire que la bonne datation est 1990. Dans ce manteau de simulation, il existe des points cachés de l'autre temps, le vrai, celui de 2045. Des points cachés...

— Je vous en prie, taisez-vous... Reposez-vous...

Mais les mots se gravaient les uns après les autres dans son esprit, elle ne

voulait pas les entendre et surtout pas essayer de les comprendre, et plus elle s'efforçait de les rejeter, plus ils s'incrustaient en profondeur.

— Des points cachés dont quelques-uns utilisent des sites que nous croyons être des vestiges anciens... Les pyramides d'Égypte, peut-être. Ici, pas loin, le gouffre abandonné de Padirac. Regardez...

C'était une photographie, mauvaise, craquelée, qu'il avait tirée de la musette. Le modèle, eut-on dit, des dessins de Lou-Gaël.

— La véritable date est 2045. Pour une cause encore incompréhensible, le monde est entretenu dans une fausse perception du temps qui nous fait croire à un présent de 1990, parce que ce n'est pas encore *trop dangereux*. Il nous reste cinq ans, à peu près. Parce que ceux qui savent, en 2045, parviennent à se souvenir du passé, mais pas dans sa totalité. Ceux qui savent et racontent ne se souviennent pas d'une période de quarante ans pendant laquelle quelque chose s'est produit, entre 1995 et 2035. Une amnésie planétaire de près d'un demi-siècle. Et c'est pourquoi le conditionnement mnésique qui nous permet la perception porte sur des souvenirs entretenus *avant* 1995. Il reste cinq ans, ou un peu plus, pour comprendre ce à quoi ceux qui savent et gouvernent, et entretiennent cet état de fait, veulent en venir depuis 2045. Pour comprendre ce qu'ils cherchent à prouver ou à faire en entretenant l'humanité dans cette simulation... Je vous le donne. C'est un activateur de mémoire. Nous l'appelons Mémoire Ouverte. Cela stimule la mémoire et permet à certains de franchir le blocage des quarante années d'amnésie. *Puisque certains d'entre nous ont vécu cette période effacée et trafiquée dans leur esprit, ou en ont entendu parler par d'autres, des proches.* Vous n'êtes pas en âge de l'avoir vécue physiquement. Vous en gardez peut-être la mémoire de ce qu'en ont vécu vos parents. Prenez ceci. Il reste deux injections intraveineuses possibles. Vous pourrez peut-être vous souvenir, c'est-à-dire interférer avec ce qui est votre avenir subjectif, par rapport à notre faux présent. Vous pourrez...

Il se tut. Le long discours sur un ton neutre, si neutre par opposition avec son contenu, semblait l'avoir vidé de toute force. Comme s'il s'était réservé pour pouvoir parler, en dire le plus possible.

— Mon dieu, souffla Alice.

Mais il respirait encore – il respirait de nouveau.

— Prenez, dit-il. Pour essayer de savoir et de le retrouver... Je ne crois pas qu'il faille en donner à l'enfant... Tout seul, il... Non, je ne crois pas. Je ne sais pas si vous réussirez, si votre mémoire se déverrouillera, et, non plus, si cela se produit, si elle se déverrouillera au bon endroit pour interférer avec une empreinte de ce que vous voulez savoir. Je ne sais pas. Mais c'est un moyen.

— Je vous en prie...

— Prenez. Je vous l'offre.

Et elle prit. La photographie, la fiole, la seringue.

Il était fou. Complètement fou !...

Elle le serra contre elle, appuya sa tête contre celle d'Ethan, trempée de sueur. Longtemps. Pleurant elle aussi en silence parce qu'elle ne savait plus comment appeler cette folie, ni s'il fallait lui donner un nom, ne savait plus comment oublier ses paroles et cet éclat de pure générosité qui brillait plus fort que la fièvre dans ses yeux, derrière cet immense et ultime effort qu'il avait accompli, qui l'avait peut-être poussé un peu plus loin et plus fort dans sa glissade vers la mort, quand il lui avait donné tout ce qu'il possédait.

— M'man ! cria Lou-Gaël.

Tout ce qu'il possédait qui l'attachait encore à la volonté de vivre, et même si c'était du délire, même si c'était de la folie pure, les divagations hallucinées d'un malade mental, d'un pauvre psychopathe paranoïaque, même si ce n'était *que* cela. Parce que du fond de ce néant qui l'engloutissait irrémédiablement, le fou s'était dressé, s'était mis debout, et ce n'était pas pour lui qu'il avait tenté de faire un pas encore, mais pour quelqu'un dont il avait senti la peine aussi profonde que la sienne, et la folie au moins aussi grande, tellement patiente, tellement lourde. Et qu'il avait voulu aider.

— M'man ! appela Lou-Gaël, debout, là.

— Attends, dit-elle. Il dort.

CHAPITRE XII

Et toute la nuit, M'man resta au chevet du type. Il s'était enfoncé comme une pierre dans cet état comateux qui semblait traversé ponctuellement par des bouffées et des sursauts de tempête intérieure, dès après l'irruption de l'enfant. Elle le veilla avec une attention particulière, comme si elle craignait qu'il cesse de respirer d'une seconde à l'autre, attendant cet instant pour fondre en vrais sanglots, libérant à flot toutes les larmes qu'elle semblait contenir et dont seulement quelques-unes avaient jusqu'alors glissé de ses paupières.

— Pourquoi tu pleures ? avait demandé Lou-Gaël.

Mais elle n'avait pas répondu. N'avait même pas eu l'air d'entendre, et donc, encore moins, de remarquer ce ton mordant sur lequel la question était posée.

— Pourquoi tu pleures ? avait répété l'enfant. Et M'man :

— Il ne va pas bien, il ne va pas bien du tout, tu sais ?

Et Lou-Gaël, pour la troisième fois, mais alors sur un ton plus inquiet, à son tour, qu'agressif :

— Mais pourquoi tu pleures, M'man ?

Elle était debout, les mains fermées (on distinguait la forme de ses poings) dans les poches de son grand gilet de laine. Elle avait haussé les épaules, exprimant ce fatalisme qui n'accuse pas les événements extérieurs mais soi-même.

— Je ne sais pas... c'est vrai, Louga, pourquoi pleurer ?

Essayant de sourire, pour bien montrer sa bonne volonté, mais avec un tel manque de conviction, une telle maladresse ! « Pourquoi pleurer ? » Lui, l'enfant, il le savait.

Elle lui dit d'aller se coucher, mais ce fut à son tour de faire comme s'il n'avait pas entendu. Il s'était préparé à toutes les résistances, celle-ci la première au cas où elle aurait réitéré son ordre ; pourtant, elle n'en fit rien – et alors il ne savait plus ce qu'il aurait préféré : qu'elle se soucie de lui et de son sommeil en priorité sur le sort de l'homme blessé, ou qu'elle le laisse à sa liberté de faire ce que bon lui semblait.

Il s'installa dans le fauteuil près de la cheminée, faisant mine de jouer les gardiens du feu : c'était un bon poste d'observation pour épier. Quant à elle,

elle était tantôt assise dans l'autre fauteuil, tantôt à la table, tantôt faisant du café, mais quel que fût l'endroit, c'était un point d'où elle pouvait surveiller l'homme allongé, l'entendre respirer et gémir dans son sommeil comateux.

Lou-Gaël sommeilla. Il ne put échapper à quelques plongées dans les abysses, en dépit de ses efforts et de sa résolution – quoique cette résolution fût en quelque sorte dépassée, caduque désormais, puisqu'elle l'engageait surtout auparavant, pour ce qu'il avait espéré n'être pas témoin et qui s'était néanmoins produit comme il le redoutait, comme il en avait l'intuition empoisonnée. Ces somnolences intermittentes aidèrent à faire passer le temps et le silence. Alice et Lou-Gaël n'échangèrent pas quatre mots, pratiquement (elle lui demanda s'il voulait du café, ce à quoi il répondit par la négative d'un mouvement de tête, sans desserrer les dents, elle ne parut même pas remarquer, ni s'émouvoir du fait qu'il ne la quittait pas des yeux, pendant ces périodes où il ne sombrait pas). C'était comme si la nuit, le froid pétrifiaient par avance toute parole au fond de leur gorge, rendant les sons éventuels aussi pénibles à produire qu'inutiles, prédestinés à l'oubli au cœur d'un grand désert.

La nuit dura. Et bien après le matin aux aiguilles de l'horloge, c'était encore la nuit.

Cette fois, Lou-Gaël accepta le café. Il dut lui-même faire chauffer son lait, ce à quoi M'man parut ne pas songer une seule seconde : elle était de nouveau agenouillée auprès de l'homme qui, depuis un certain temps, respirait moins haut, moins rauque, de façon moins heurtée. Ce qui ne semblait guère, d'après l'attitude de M'man, traduire obligatoirement un mieux de son état – au contraire.

— Louga, dit-elle sans se retourner. Je crois qu'il faudrait prévenir le docteur. Je crois bien que nous aurions dû le faire hier, déjà, ou encore cette nuit.

« Que *nous* aurions dû le faire », répéta mentalement Lou-Gaël, comme si un écho étranger indépendant de sa propre volonté lui traversait la tête. Il songea par pur réflexe : « Le docteur Mornes a horreur d'être dérangé en pleine nuit ». Puis il imagina le docteur poussant la porte, soignant l'homme qui guérissait dans les trois minutes, sauvé par l'effet de quelque miraculeuse piquûre, par exemple, fin prêt pour une longue et heureuse convalescence. Jamais Lou-Gaël n'avait tout à fait détesté ni eu peur des maladies, à cause des convalescences... Il retira de la plaque chaude de la cuisinière la casserole dans laquelle il s'appêtait à verser le lait. Il dit qu'il allait chercher des bûches pour la cheminée et les fourneaux, car la veille nocturne avait sérieusement entamé la provision quotidienne.

Il sortit. M'man répétait :

— Je crois que je devrais l'appeler...

— J'sais pas, M'man, dit Lou-Gaël.

Quand il fut de retour, un quart d'heure plus tard, essoufflé et les joues rouges, il se souvint en franchissant la porte qu'il était censé être allé chercher

du bois... mais Alice était à cent lieues, visiblement, de se formaliser des bras vides de son fils. Elle se tenait debout près du téléphone, le combiné en main, au bout de son bras ballant.

— Est-ce qu'il a neigé ? demanda-t-elle.

— N... non, M'man. Ou bien alors...

— Est-ce qu'il a neigé beaucoup.

— Non, M'man. Pas plus de trois ou quatre flocons, sans doute.

Pourquoi ?

Elle raccrocha.

— Il n'y a plus de téléphone, dit-elle. La ligne est coupée.

— Oh ! fit le gamin. (Et très vite) Ça pourrait être le gel ?

Alice eut un tressaillement qui la fit ressembler à un oiseau qui s'ébroue. La nuit blanche et son pesant de tensions avaient creusé des cernes autour de ses yeux et comme deux rides verticales jamais vues encadrant sa bouche. Elle fixait l'enfant sans ciller, pendant un long moment fut ainsi... mais elle se mit à parler et ce n'était pas sur le ton de la colère :

— Dans une heure, moins, il commencera à faire jour, Louga. Tu prendras le fusil si tu veux, tu seras extrêmement prudent, n'est-ce pas ? Promets.

— Que je promette quoi, M'man ? D'être prudent pourquoi et pour...

— Tu courras jusqu'à Nozès, au café de monsieur Sébriat. Tu demanderas qu'il appelle le docteur, et qu'il prévienne aussi les... les gendarmes. Il va peut-être mourir, Louga. Mourir ici. Ou alors, même s'il s'en sort, même s'il ne meurt pas, il est en danger.

— C'est lui qui te l'a dit ? demanda l'enfant.

— Je te raconterai, mais pas maintenant. Tu diras simplement que nous avons recueilli un homme blessé par des vagabonds. Tu n'en diras pas plus.

— C'étaient des vagabonds, M'man ?

— Je te raconterai. Plus tard. Je resterai ici et tu iras très vite, plus vite que moi. Je te dirai.

— Et si toi tu y allais, M'man ? Ça irait encore plus vite, avec la voiture.

Elle dit qu'elle ne voulait pas le laisser seul avec le mourant – elle employa ce mot. Que ferait-il si l'homme avait besoin de quoi que ce soit – c'est-à-dire quelque chose qui puisse le sauver éventuellement – pendant son absence ? Ne dit rien d'autre, et c'était défendable...

(Ne dit pas, bien sûr, qu'elle redoutait surtout qu'Ethan reprenne conscience quand elle serait partie, et qu'il tienne à l'enfant les propos démentiels qu'il avait confessés dans la nuit.)

— Tu le feras, Louga ? Dis ?

Il ne jeta pas le moindre coup d'œil au fil de la ligne téléphonique coupé au ras de l'équerre de force scellée dans le mur et tombé à terre, ni aux traces accusatrices dont il ne s'était pas soucié, auxquelles il n'avait même pas songé, qu'il n'avait pas pris la peine d'essayer de camoufler, qui passaient du tas de bois non coupé jusqu'au toit de l'appentis, aller retour dans la couche poudreuse, juste sous l'équerre d'ancrage. Le jour montait de la terre blanche

et se communiquait, telle une solution effervescente dans un verre d'eau, aux brouillards épais qui semblaient se refermer plus pesamment que jamais, dotés de forces neuves puisées au cours de la nuit achevée.

Par temps clair, du sommet de la côte, on apercevait sans difficulté les toits de Nozès, un lieu-dit plus qu'un hameau, et à propos duquel les habitants ne voulaient pas entendre parler d'abandon, puisque, disaient-ils comme s'ils avaient été détenteurs de la seule logique valable concernant la problème, ils restaient encore plus du quart de la population originelle. Ce matin, non seulement les toitures de lauzes et d'ardoise étaient invisibles, mais encore les bandeaux d'arbres qui les cernaient comme un cocon. Et si Lou-Gaël portait un regard derrière lui, il ne voyait pas davantage la maison, pas davantage les trois ruines enchevêtrées d'en face, sur lesquelles la muraille de brouillard était retombée.

Et la muraille était partout, dressée dans son épaisseur sans frontière jusqu'à des hauteurs insoupçonnables, mêlant son ciment poudreux au ciel effondré. On aurait dit que le caosse avait poussé depuis longtemps son dernier souffle, qu'il n'était plus qu'un cadavre saupoudré de chaux vive, sur lequel flottaient les émanations funestes d'un enfer bien réel, un enfer de silence dépourvu de la moindre flamme saint-sulpicienne. Ici et là, des buissons nains ou des squelettes d'arbres figés en un tableau pierreux et noir se devinaient.

Ce que distinguait surtout Lou-Gaël, c'était sa trace, laissée au centre de la route, encore qu'elle fût plutôt blanche sur fond blanc, et non pas telle que cette saignée sombre laissée par l'homme dans les prés.

Un moment, il se reposa, appuyé sur le fusil. Il n'était pourtant pas fatigué. Il éprouvait la sensation paradoxalement revigorante (ç'aurait pu aussi bien être de l'effroi) d'être le dernier être vivant à des kilomètres à la ronde – excluant de la catégorie des êtres vivants ces corbeaux invisibles qui croassaient sottement dans les brumes.

Lou-Gaël calculait, au sommet de la côte, combien de temps il était censé mettre pour se rendre au hameau, où il prétendrait avoir frappé à la porte du café qu'on ne lui ouvrirait pas, calculait le temps qu'il passerait à se demander alors s'il fallait insister ou revenir à la maison pour permettre à M man de trouver une autre solution... Il s'accorda, pour un tel scénario, une grande demi-heure. Après quoi, il se demanda comment s'y prendre pour évaluer un tel délai : il n'avait pas de montre. Il traça dans la neige, du bout de ses doigts gantés, des opérations compliquées pour essayer de trouver combien il y avait de secondes dans une demi-heure. Cela donnait le chiffre 1800, sauf erreur. Il effaça l'opération. Il se mit à compter mentalement, partant du principe qu'en ajoutant « et » entre deux chiffres (un et deux et trois et quatre...) cela donnait approximativement le bon rythme de l'égrènement des secondes.

Mille huit cents...

À cinquante *et* quatre, il entendit la voiture.

À cinquante *et* neuf, il la vit.

Après quoi, il oublia de compter, mais le véhicule dut s'arrêter à sa hauteur aux environs de soixante et cinq.

Celui qui tenait le volant avait la peau mate et les cheveux très noirs et bouclés – il allait nu-tête alors que ses deux compagnons, tous assis à l'avant du break, étaient coiffés de chapeaux. Il avait aussi un visage marqué alors que les deux autres étaient plutôt ronds. Tous trois portaient une barbe de plusieurs jours, avec des taches de poils gris sur les joues pour celui qui se tenait au centre du trio. Ils portaient de ces vêtements de surplus militaires comme on en passe pour travailler ou pour aller à la chasse. Voilà de quoi ils avaient l'air, a priori : de chasseurs. Surtout à cause des fusils posés sur la banquette arrière. Mais ils étaient seuls dans la voiture, aucun chien ne les accompagnait. Simplement les fusils.

Lou-Gaël serra à deux mains le canon du sien.

— Tu es perdu, gamin ? demanda le conducteur sans chapeau après avoir baissé sa vitre.

L'immatriculation de la voiture était étrangère au département. L'enfant n'aurait su dire d'où ils venaient – il comprit simplement que c'était d'ailleurs. Ils avaient (en tout cas celui qui venait de parler) un accent différent du sien et des gens d'ici.

— Non, dit-il.

Il songeait que jamais il ne parviendrait à s'y retrouver dans son comptage des secondes. Et il se dit également qu'il n'avait pas vu d'étranger sur cette route, ni dans les environs, depuis au moins un mois, sinon davantage. Sauf le type blessé. Sitôt cette pensée tombée dans sa tête, il sut qu'ils allaient mentir, de toute façon – sachant peut-être déjà qu'il mentirait lui-même et ce qu'il allait faire. Ou ce qu'il pouvait faire. À aucun moment, à partir de cet instant et dans les heures suivantes, il n'eut peur d'eux. Si plus tard – pas très longtemps plus tard – il crut s'étouffer de honte et être marqué à jamais par cette honte, cette douleur, jamais il n'expliqua pourquoi il n'avait pas eu peur.

Il comprit que l'homme qui lui avait posé la question de savoir s'il était perdu l'avait fait sincèrement, ne s'était pas arrêté pour une autre raison, tout simplement surpris de tomber à cette heure et à cet endroit sur un gamin armé d'un fusil, debout au bord de la route. C'est tout. Et que ses compagnons, qui n'avaient encore rien dit jusque-là, n'étaient pas autrement tracassés par une autre et quelconque arrière-pensée.

— C'est bien la route qui va à Labastide-Murat ? demanda le conducteur aux cheveux très noirs, quittant l'enfant des yeux pour scruter en pure perte, paupières plissées et visage contracté sous la caresse du froid, l'opacité décourageante du paysage environnant. C'est bien ça ?

— C'est possible, oui, dit l'enfant.

Le troisième homme, le plus éloigné, celui qui s'appuyait d'une épaule contre la portière opposée, se pencha et dit :

— C'est possible ou bien c'est certain ?

— Certain.

— Tu viens de là-bas ? demanda le conducteur.

— Non, dit Lou-Gaël.

Et s'il avait dit oui, s'il avait menti de cette façon-là, rien ne se serait passé, peut-être.

— Bon Dieu ! fit l'homme à la barbe grisonnante au centre du trio. Alors, d'où est-ce que tu peux bien venir ?

— De pas loin d'ici, dit Lou-Gaël. J'habite avec ma mère dans une maison, à un kilomètre, par-là.

Ils donnèrent l'impression de comprendre vaguement, enfin.

— Tu rentres chez toi ? Tu veux monter ? proposa le conducteur.

C'est à cet instant que l'enfant le dit. Qu'au lieu de repousser l'offre et de raconter n'importe quoi, il dit :

— Non. Je vais au hameau. Je vais téléphoner. Je vais appeler le docteur.

— Ta mère ne va pas bien ? interrogea le troisième en se décollant tout à fait de la portière opposée.

— C'est pas pour ma mère, dit Lou-Gaël. Pas plus. Pas un mot de plus. Mais le regard du conducteur avait déjà changé.

— *Qui* a besoin d'un docteur, mon garçon ? demanda-t-il.

Au nom de sa voix, à son accent plus sec au point d'avoir presque disparu, Lou-Gaël se contracta tout entier. Il savait que c'était trop tard, désormais, même s'il essayait de se convaincre, comme à rebours, qu'il n'y pouvait rien, que ce n'était probablement pas sa faute, puisque les trois hommes se trouvaient *de toute façon* sur cette route, qu'ils seraient passés *de toute façon* devant la maison, s'y seraient certainement arrêtés...

Et il l'écoula qui disait, sans avoir attendu la réponse à son interrogation, de sa voix difficilement maîtrisée :

— Un homme blessé d'un coup de couteau ? Bon sang, mon garçon, c'est lui ? C'est un ami à nous, on le cherche depuis des jours et des jours, on se demandait si il n'était pas mort ou... C'est lui, n'est-ce pas ? Grand, maigre. Il n'a plus toute sa tête, il est tout seul avec ta maman ?

— Oui, dit le gamin.

Après un temps, l'homme à la barbe grisonnante dit :

— Jérémie...

Le conducteur hocha la tête.

— Monte avec nous, dit-il à l'adresse de Lou-Gaël. Montre-nous, tu veux bien ?

Qu'auraient-ils fait, tous les trois, s'il avait refusé ?

Elle entendit la voiture et sentit la glace couler dans ses veines, là, debout derrière la fenêtre, quand elle les vit mettre pied-à-terre. Quand elle vit Lou-Gaël avec eux, parmi eux ; quand elle les vit extirper des fusils. Alors, la glace devint feu. Elle se rua à travers la pièce, empoigna Ethan par les aisselles sans le moindre ménagement, le tira hors du canapé, le traîna, le porta à demi. Grondant entre ses dents serrées :

— Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Le choc produisit effectivement un résultat et Ethan parut revenir à lui. Il ouvrit les yeux, la regarda, la vit. La reconnut ?

Ils se trouvaient dans le couloir, presque à l'autre bout, devant la porte qui donnait sur l'escalier grimant au pigeonnier.

Elle entendit les coups frappés à l'entrée, puis une voix, à l'intérieur de la maison dans la salle :

— Madame ?

Une autre voix :

— M'man ?

Elle le plaqua rudement contre le mur, comme si elle avait voulu l'y incruster pour le faire tenir debout. Souffla avec une rage sourde :

— Passez cette porte, vous m'entendez ? Grimpez là-haut, cachez-vous. Ils sont là ! Je ne sais pas qui ils sont, mais c'est pour vous, vous le savez ! Vous m'entendez ?

Ethan eut un léger acquiescement : sa tête émaciée plongea un petit coup.

Et Alice l'abandonna, courut dans le couloir vers la salle commune. Sans se retourner une seule fois.

CHAPITRE XIII

Un peu avant midi, ils étaient repartis, ne laissant d'autres empreintes, derrière eux, que celles des pneus sur la neige vierge de la route, et celles, dans la mémoire d'Alice et Lou-Gaël, de ce qu'ils avaient dit. Ce que, surtout, Jérémie Cade avait dit.

Ils n'avaient pas utilisé leurs fusils. Pourtant, comme des hommes en guerre ou trop bien habitués à cet état pour s'apercevoir qu'elle était finie, ils ne les avaient pratiquement pas lâchés. Même quand ce fut l'évidence même et flagrante qu'ils n'auraient pas à s'en servir. (À moins qu'ils eussent continué d'éprouver quelque opiniâtre et instinctive méfiance qui persistait à sourdre en eux-mêmes, envers ce gosse qui lui non plus ne lâche jamais son arme, cette femme aux lèvres pâles fermées par le silence qui cimentait le drame clos, le lieu et la situation dans lesquels ils avaient finalement abouti par hasard – si tant est que dans un cas semblable, le hasard eût pu véritablement être mis en cause : une hypothèse difficilement acceptable a priori, et sa négation d'autant plus inquiétante, suspecte, dérangeante.) Puis ils s'en allèrent, donc.

S'en allèrent comme ils étaient venus, sans fracas. Ou presque. Ou comme si le fracas n'était déjà plus, et surtout, que son onde propre. Ou bien encore, plutôt, comme si le fracas avait été contenu tout entier, comprimé dans leur présence, déferlant dans l'espace et le temps entre ces deux limites précises qu'étaient l'instant de leur arrivée et celui de leur départ, ce moment où ils n'étaient pas encore là et celui où ils ne l'étaient plus.

Alice oublia de feindre un réel étonnement, quand elle les vit tous trois en armes dans la grande salle, presque comme des soldats, dans leur tenue de chasseur identique ; elle ne songea point, dans cette situation, à se composer l'attitude convenable laissant croire qu'elle ne les avait pas déjà vus tandis qu'ils descendaient de leur voiture, et que leur présence pour le moins inattendue, là, chez elle, dans cet équipage, en compagnie du gamin parti quelques instants auparavant au secours d'un docteur, la stupéfiait. Elle fit un pas dans la salle, referma derrière elle la porte du couloir en un geste machinal.

Elle regardait le gamin, son fils, surtout. Eux, ce n'était pas nécessaire. Elle regardait l'enfant qui mit un peu trop de temps à baisser les yeux ; elle

essayait de comprendre comment et pourquoi, de se dire que ce n'était qu'un enfant et qu'il devait être pardonné, de se dire qu'il n'était pas pardonnable, ne s'agissant pas de n'importe quel enfant mais du sien, précisément – refoulant cette immense douleur qui montait déjà en elle, à laquelle il lui était impossible de ne pas croire.

Les trois autres, les hommes, elle les connaissait, savait qui et ce qu'ils voulaient, même si elle ne les avait jamais vus de sa vie et n'avait jamais, à aucun moment, pris la peine de les imaginer – depuis cet instant où Ethan lui avait avoué dans ce qui tranchait sur le ton général de son délire qu'il était responsable de la mort d'une femme. Elle en connaissait donc quatre, à présent : le quatrième âgé d'à peine huit ans.

— Où est-il, madame ? demanda celui qui avait un regard à la fois si pâle, dur et fatigué – tellement convaincu, décidé, inébranlable –, des cheveux si noirs.

Le seul à tenir son fusil sur l'épaule, mais le doigt sur la détente.

— Qu'est-ce qui se passe, Louga ? dit Alice.

Elle n'aurait pas cru que sa voix pût jaillir aussi ferme, sans que filtre la plus légère vibration révélatrice de cet ouragan qui la disloquait intérieurement (et retombait peut-être déjà sur le désastre accompli ?)

— C'est leur ami ! dit Lou-Gaël.

Il le dit sur ce ton qui précède les larmes de la panique et de l'effondrement, ce ton de tous les enfants qui mentent, quelque en soit le motif, comme si le mensonge demeurerait le dernier, l'ultime recours susceptible de sauver leur existence par ce ton-là. C'était donc bien encore et toujours son fils, songea-t-elle, son petit garçon et celui (surtout ?) de Claude – non pas le quatrième chasseur.

— Où est-il ? demanda l'homme au regard clair et dur. Il s'appelle Ethan.

Les deux autres la regardaient eux aussi, mais ce n'était pas la même chose et il suffisait qu'elle soutienne leur regard, ou fasse mine de le faire, pour qu'ils détournent les yeux en ayant l'air de ce qu'ils étaient : les simples compagnons – complices ? associés ? – de l'homme aux yeux clairs, fatigués, ennuyés d'être là, impatients d'en arriver à la fin de ce qui les avait amenés là et leur avait fait quitter ce qu'ils n'avaient plus que la hâte de retrouver le plus rapidement possible.

Rien ne bougeait, sur le fil tendu de l'attente. Sauf le chat, venu de quelque part, qui sauta sur la table, hésita, finit pas s'asseoir, leva une patte qu'il décida finalement de ne pas lécher, reposa, pour contempler la scène d'un œil jaune à peine intéressé, comme s'il s'abaissait à accorder une faveur. L'aubier des bûches embrasées craquait dans le foyer de la cheminée.

Alice dit qu'elle ne comprenait pas. S'il restait quelque éclat de dureté dans le regard de Lou-Gaël, c'était la faute de ce pitoyable mensonge et du canapé vide qu'il fixait obstinément.

— Madame... dit l'homme.

Et lui aussi semblait très fatigué – non pas une fatigue physique : *fatigué*.

Il traversa la pièce à pas lents, sachant exactement où aller. À chaque pas, la toile épaisse de son pantalon battle-dress rendait un frottement râpeux. Il s'immobilisa devant le fauteuil, très exactement là. Sur le fauteuil se trouvait toujours le manteau d'Ethan, sa musette.

L'homme reprit sa marche en direction d'Alice, après avoir lourdement contemplé le vêtement. Il ne la regardait même plus – sans doute, pour lui, n'existait-elle même plus, et si elle avait fait mine de se rappeler à son attention de quelque manière que ce soit, il ne s'en serait pas soucié davantage que des craquements produits par les flammes dans la cheminée.

Elle ferma les yeux quand il ouvrit la porte et disparut dans le couloir.

Un des deux autres toussa, s'efforçant d'être discret, comme on le fait après avoir essayé de contenir le plus longtemps possible un picotement qui vous grimpe dans la gorge.

Puis ce fut de nouveau comme avant que l'homme quitte la salle, mais il était revenu. Et il refermait la porte du couloir derrière lui. Et du silence, uniquement du silence, avait coulé entre ces deux repères dans le temps – du silence griffé par une petite toux sèche.

Elle rouvrit les yeux.

Il ne tenait plus son fusil sur l'épaule, avec le doigt sur la détente ; l'arme pendait au bout de son bras. Alice connaissait ce genre de fusil, qui n'avait rien du silencieux quand le percuteur faisait exploser la charge d'une cartouche. Il n'y avait pas eu de coup de feu.

Encore, l'homme au regard clair marqua un temps à hauteur du fauteuil à demi recouvert par le long vêtement usé et sale. *Fatigué*. Ses épaules étaient voûtées comme si un poids très lourd, invisible, s'était mis à peser dessus à un moment donné, dans le couloir. Il ne fit qu'hésiter et continua de marcher jusqu'au centre de la pièce, où il s'immobilisa vraiment, non pas qu'il eût donné l'impression d'avoir atteint un endroit choisi, mais davantage parce qu'il avait l'air de ne plus savoir où aller plus loin. Et que partir immédiatement, sortir, quitter la maison sans attendre, était la dernière chose dont il fut capable, pour laquelle il eut la force vive nécessaire.

C'était à Alice qu'il s'adressait, mais il le dit sans la regarder, ni elle ni personne en particulier :

— Mon nom est Jérémie Cade, madame... Vous pouvez vous en souvenir ou l'oublier, à votre guise. C'est le nom de celui qui a tué ce sal... ce type-là.

Jérémie Cade dit :

— Ça fait déjà quelques jours que je l'ai tué. Pas avec ça (il se borna à faire un mouvement vague de la main qui tenait le fusil), je n'en ai pas eu besoin. Avec un couteau. Aujourd'hui, je n'y ai pas touché, vous pouvez me croire, madame, je n'ai pas eu besoin de le toucher. Il était mort, déjà, mais pas depuis longtemps, peut-être au moment même où vous êtes entrée dans cette salle, tout à l'heure, après avoir fait votre possible pour le cacher dans cet escalier... C'est bizarre, en somme... Comme s'il fallait que je sois là quand ça se produirait, pour que je sache. C'est bizarre, et de savoir, je me

demande ce que je ressens, ce que ça changera. Ça fait des jours et des jours que j'attendais de me trouver en face de lui pour lui régler son compte et lui faire payer la mort de Lora. Des nuits que j'en rêve ou que j'en dors plus. Et voilà... Comme s'il avait fallu que je sache.

Il réfléchit à ce qu'il venait d'exprimer, ou à ce qu'il allait dire, un moment. Releva le front. Cette fois, il la regarda. Il y avait toujours cette dureté dans ses yeux et sur son visage, comme un fragment vivant incarné de l'hiver extérieur.

— Je ne sais pas ce qu'il était pour vous, madame. Si vous le connaissiez bien ou non, depuis quand, si c'était un de vos amis. Je ne sais pas ce que vous en pensez. Excusez-moi, mais quant à moi, je vais vous dire ce que j'en pense. C'était un cinglé dangereux comme il en existe un bon nombre, de toutes sortes, à ce qu'on dirait... J'ai un ami, ici (il ne précisa pas lequel de ses deux compagnons silencieux, ne fit rien pour le désigner précisément), qui pourrait vous en dire autant. Un jour, sa femme est partie sans crier gare, elle a suivi un de ces saligauds de cinglés, un de ces types qui recrutent pour une secte ou une autre et s'attaqueraient à n'importe qui. N'importe qui, ça signifie *n'importe qui*, c'est-à-dire tout le monde, tous ceux qui ne se sentent plus bien costauds et ne savent plus à qui ni à quoi se vouer, dans ces temps que nous vivons. Tous ceux qui cherchent ou attendent quelqu'un, ou quelque chose, pour s'accrocher et ne pas partir à la dérive. Parce qu'on ne sait plus, parce que tous ceux qui sont censés savoir de quoi il retourne, tous ceux qui ont été désignés, ou élus, ou mis en place pour ce travail, ne trouvent en fait rien de mieux à faire que se tirer dessus entre eux, se battre pour préserver un pouvoir qu'ils ne veulent surtout pas partager avec ceux de leur acabit qui ne pensent pas tout à fait comme eux. Alors, on ne sait plus... Voilà ce que je pense. On ne sait plus et on ne nous a jamais appris à essayer de savoir par nous-mêmes, à réfléchir en utilisant toutes les données qui sont à notre portée. Oui, je pense de cette façon... Et alors ils se mettent à surgir, de tous les modèles possibles. Celui-là, voyez-vous, il était bien particulier, dans le genre détraqué. C'est à ma sœur qu'il s'en est pris... Elle avait pas vingt ans, madame. Elle s'est entichée de ce type comme elle aurait pu le faire de n'importe qui, j'imagine, et parce qu'on est peut-être tous responsables, moi y compris, de ce qu'elle cherchait à défaut d'autre chose. Mais elle était malade... Elle avait été touchée par cette sacrée Maladie, et ça ne l'a pas arrêté. Lui, ça ne l'a pas arrêté. Il lui a raconté ses histoires de fou. Comme quoi on ne vivait pas dans le temps réel, qu'en vérité le temps réel est un futur caché, et que certains parmi nous sont capables de percevoir tout cela : cette véritable époque du futur et la grande mystification du présent qu'on s'imagine être le bon. Ils avaient une espèce de satanée drogue qui leur permettait d'y voir clair, à ce que j'ai compris. C'est ma sœur qui me l'a dit, qui a voulu me convaincre de toutes ces fadaïses. Une drogue qui nous permettrait de nous souvenir de ce que nous n'avons pas encore vécu, puisque nous vivons dans ce sacré fichu futur sans le savoir. Ben voyons !... Voilà ce

qu'il racontait. Voilà ce qu'elle croyait dur comme fer, rongée de plus en plus par La Maladie, au lieu de se soigner. Elle en a pris, j'en suis certain, de cette fichue drogue. Il l'a tuée. Il a essayé trop tard de la conduire dans un hôpital, c'est là qu'il l'a abandonnée. Mais on m'a prévenu à temps, et j'ai pu lui mettre la main dessus avant qu'il se décide à filer. Mon nom est Jérémie Cade, madame, et c'est moi qui lui ai donné ce coup de couteau. Mais il a pu filer. Il m'a glissé entre les pattes. Et je me suis retrouvé avec Lora qui est morte le lendemain. Tout ce que je savais, c'est où ils comptaient aller quand elle a filé de chez nous. Padirac. Mais il n'a pas pu y arriver, lui non plus.

Et Jérémie Cade soupira longuement, au bout de cette explication – son explication – qu'il n'avait pas pu ne pas donner avant de quitter les lieux.

— Voilà, madame, dit-il. Je préviendrai la police, à Labastide-Murat. Mais vous pouvez le faire de votre côté, et leur donner mon nom, si vous ne me croyez pas. Vous pouvez leur téléphoner.

— La ligne est coupée, dit-elle.

Il hocha la tête sans que cela signifie rien de précis. N'ajouta pas un mot. Et s'en alla. Et les deux autres avec lui.

Et ensuite, le bruit du moteur de la voiture qui s'éloignait.

— C'est moi, dit Lou-Gaël. Pour le téléphone...

Elle ne dit rien. Ne dirait rien, pas tout de suite. Pas encore. Mais elle bougea enfin et se précipita vers l'enfant. Le bruit que fit le fusil en tombant au sol la traversa comme une décharge électrique.

Elle le serrait contre elle, le serrait, pour étouffer cette honte terrible qu'il éprouvait d'avoir agi comme il avait cru devoir le faire, prendre pour elle ses larmes et ses sanglots enfin libérés – pour être tout entière, ainsi que l'avait dit Jérémie Cade, celle à qui un enfant de huit ans pût s'accrocher en attendant l'indubitable retour de son père. Elle le serrait à pleins bras pour lui communiquer tout ce qu'elle se sentait capable de force, ainsi que cette flamme de totale générosité, de fraternité, qui avait consumé la dernière volonté consciente d'un homme égaré... un « pauvre fou » mort avant d'avoir pu atteindre son but, ni Padirac où il disait que des preuves de ce qu'il affirmait étaient cachées sous terre, ni le sommet d'un escalier qui conduisait à un pigeonnier depuis longtemps déserté par le moindre battement d'aile.

Et ne pouvait s'empêcher de penser, au-delà de l'instant – ne pouvait s'en empêcher tandis que l'enfant se blottissait contre elle : « Mais alors, s'il nous reste cinq ans, et pas davantage, vers quoi marchons-nous ? qu'advient-il de nous, si *là-bas* ceux qui savent ne se souviennent plus de rien à partir de cette date ? »

Sachant tout aussi fort que Jérémie Cade était convaincu d'avoir agi comme il le devait ; sachant, elle, au cœur d'une peur flagrante instillée dans l'air, que ce que contenait la poche de son gilet n'était peut-être pas le cadeau d'un fou...

Prochain épisode :

LES FORAINS DU BORD DU GOUFFRE
LES RACONTEURS DE NULLE PART – 2

*Achevé d'imprimer en décembre 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

*Cet ouvrage a été composé
par Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq (Nord)*

— N° d'impression : 10443. —

Dépôt légal : janvier 1990.

Imprimé en France